

Seguignot

Histoire de ma vie : 10

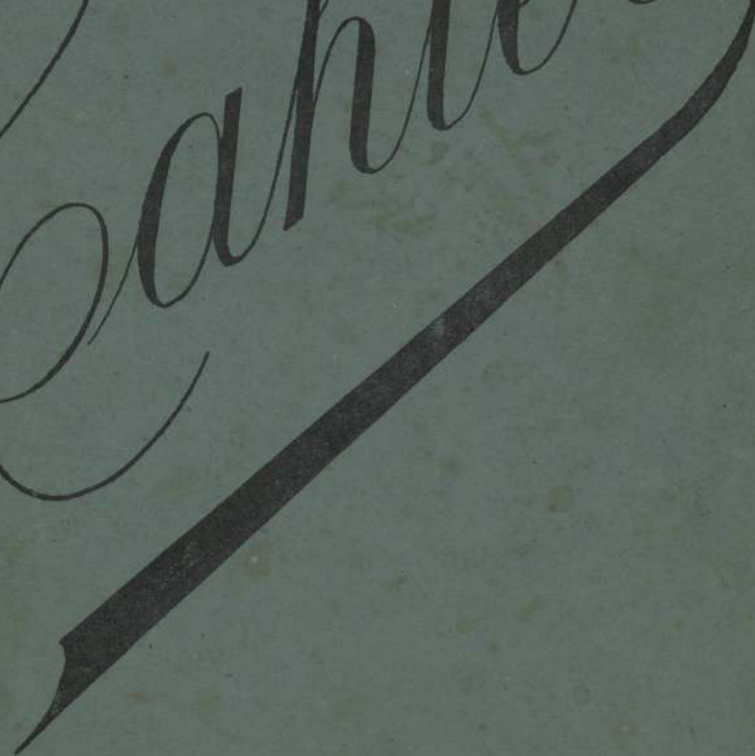
100

pages à écrire
pour

10c.

A l'usage de la fin
Revenir au page

Cahiers



Appartenant à

Mexique

aux

Longi militari

retrait en foy

Le bibliothécaire me donna alors ce qu'il
 appelait l'histoire du Mexique, en castillan,
 mais dans laquelle je vis bien qu'il n'y avait
 de vraiment historique que ce qui concernait
 la révolution, c'est à dire la révolte des mexicains
 contre leurs tyrans, leurs exploités & leurs oppresseurs
 les espagnols qu'ils chassèrent de chez eux comme
 leurs voisins du nord, les américains, avaient
 chassé les anglais. Mais ce n'était que
 des fables, des légendes obscures, c'est à dire
 ce que les jésuites menteurs voulaient bien
 écrire sur ce pays & ses habitants quelques temps
 après la conquête, et lorsqu'ils eurent détruit
 tous les monuments & documents qui auraient
 pu servir à écrire son histoire. Cette histoire
 du Mexique ressemblait à l'histoire de France
 écrite par le jésuite Loret & qui se trouvait
 aussi là. — Après ça je retournerai prêter
 tous les jours à la bibliothèque, quand je n'aurai
 de service. Je pourrai y lire un journal le
 seul qui avait droit de paraître dans le pays.
 Le journal officiel de l'empire de Mexico
 sous Maximilien premier, y ultimor. Ce
 journal s'intitulait le télégraphe. Et
 le telegrafo sans doute parce qu'on avait
 établi une ligne télégraphique en Mexico & Denonzo

mais cette légende ne pouvait pas toujours être vraie
qu'elle était toujours corrompue en plusieurs endroits
par les bordes de menaces et libéraux.

Bien entendu dans ce journal on ne
pouvait trouver que des mensonges, aussi
bien que sur les journaux français de
l'époque au sujet des affaires mexicaines,
personne ne pouvait savoir alors mieux que
moi la vérité sur cette infame expédition (la
plus belle pensée du règne). — Je ne voyais
jamais dans cette bibliothèque que le même
individu que j'y trouvais la première fois
à la bibliothèque. L'individu m'avait déjà
dit quelques mots au sujet de l'histoire du
Mexique; mais il n'avait pas l'air de vouloir
s'étendre en longues discussions. Mais il m'observait
sans vouloir le paraître, et jetait ses coups
d'œil sur les livres que je lisais. Mais lorsqu'en
bon physiologiste, il eut deviné à qui il
avait affaire, il entra franchement en
conversation avec moi, et un soir en sortant
il m'invita d'aller le voir dans sa case.
Là assis sur ses piles de livres et de journaux
et en buvant de l'aguordiente, il me raconta
son histoire. — C'était un professeur de langues

mais comme il était du parti libéral et
 même un ami intime de Juárez il dut quitter
 Mexico avec l'armée républicaine comme le firent
 tous les grands libéraux dont les biens furent
 mis sous séquestre par le gouvernement clerical
 créé par Juárez. Il s'arrêta d'abord arrêté
 à Zacatecas où devaient être enterrés tous les
 soldats français. Mais lorsque Juárez songea
 à passer aux Etats unis avec son armée en attendant
 des temps meilleurs il gagna Durango où il
 vivait pauvrement et philosophiquement mais
 dans la certitude de revenir bientôt à Mexico
 avec son ami Juárez lorsque cette ville et
 tout le Mexique seraient évacués par
 les français. Et il savait que cela ne
 tarderait pas. Il recevait des correspondances
 secrètes des Etats unis. Là bas la guerre venait
 de se terminer d'une façon très heureuse
 entre le Nord et le Sud au profit des
 esclaves; l'union fait la force dit le proverbe
 là la force fit l'union. Maintenant que
 les deux grandes républiques n'en faisaient
 plus qu'une elle ne laisserait pas un
 empereur s'établir à leur porte.

j'avais enfin trouvé encore un homme
avec qui je pourrais causer, et causer agréablement
et cela en plusieurs langues, car mon nouvel ami
en savait plusieurs. Il savait le français, l'italien,
l'espagnol, trois langues dans lesquelles je pourrais
converser avec lui. Il savait aussi l'anglais
et les deux principaux dialectes qu'on parlait
encore dans certaines régions du Mexique,
l'astèque et le mixtèque. Cependant je
savais encore une autre langue que le
savant linguiste ne connaissait pas, le breton,
et cette langue l'intriguait un peu parce qu'elle
n'avait aucune parenté parmi les langues romanes
connues, ni père ni mère ni fils ni
filles. Quoiqu'il en soit je passai d'agréables
heures assise dans cette petite case que mon
ami appelait «la Case de l'oncle Tom», ce
grand roman philanthropique qui souleva
tous les cœurs humains dans l'Amérique du
nord et même en Europe contre les riches
esclavagistes et qui fut la principale cause
de cette terrible guerre entre les Britanniques
et les partisans de l'esclavage et qui venait
de se terminer après quatre ans de lutttes terribles.

Nos causeries, toujours animées de quelques
 espitas de caquardiente ou mescol, s'étendaient
 sur toutes les sciences humaines et sur toutes les
 questions politiques, économiques, sociales, philosophiques,
 métaphysiques et religieuses. puis en même temps
 nous folâtrions des vers sur divers sujets
 mais notamment sur les crimes et les criminels
 du temps. Un jour l'amigo Salvarez tel
 était son nom - me donna une carte portant son
 nom avec celui du président de la république pour
 me servir que cette carte pourrait peut être
 me servir un jour. Car, me disait il, si jamais
 vous veniez à tomber entre les mains de quelque
 caïn libéral et que vous veniez à leur parler
 espagnol vous seriez sûr d'être pendu immédiatement
 car vous parlez cette langue avec accent et brio
 vous prendraient pour un espagnol. or si
 nous avons de la haine contre les français
 aujourd'hui grâce à la politique d'ambiguïté
 de notre impérialisme nous avons juré une haine
 éternelle aux espagnols. Mais si vous
 vous trouvez dans cette situation présentez
 cette carte et au lieu de vous pendre on
 vous embrassera. - je pris volontiers cette
 précieuse carte qui servait de son de son sursis
 l'avais en cas de surprise, car je ne pourrais

savoir ce qui pourrait m'arriver.

Cependant malgré les agacements que je
trouvais à Durango, grâce à la bibliothèque
et à el amigo Salvador je commençais à m'y
ennuyer. Cette existence sédentaire ne convenait
pas à mon tempérament. Nous étions déjà
au printemps de 1866, c'est à dire au commencement
de la saison des pluies, pluies diluviennes
précédées et accompagnées de coups de tonnerre
effrayables qui faisaient trembler la maison
et brisaient les vitres. Nos commandés du 1^{er}
~~et 2^e~~ bataillon étaient partis depuis longtemps
avec ceux versés en 95^m à la recherche de leur
bataillon de côté de Chihuahua. Mais le
notre, le 2^e bataillon du 7^e se trouvait
sur un autre point et on jugea que nous
n'étions pas assez nombreux pour aller
jusqu'à lui sans risquer d'être massacrés
sur route. Il fallait pour cela que nous
attendions l'arrivée à Durango de notre
compagnie fraîche. Il y avait ainsi
une compagnie par régiment composée
des meilleurs hommes et des sans peur
qui voyageait jour et nuit explorant le
pays et faisant la correspondance entre
les divers detachements du régiment qui

se trouvaient souvent à des centaines de
 lieues les uns des autres. - Enfin cette
 compagnie arriva un jour à Durango et
 avait pour mission de nous conduire à
 Aviles ou se trouvaient alors notre 2^e bataillon.
 Nous partîmes immédiatement avec cette
 compagnie qui ne se reposait jamais.
 Je ne sais pas combien de lieues il y a entre
 Durango et Aviles - mais nous marchâmes
 quinze jours à franchir la distance. Il est vrai
 que nous faisions des zig-zag forcés par les cañons
 dans ce pays où les fonds des rivières ^{très} sont de
 chemin. Durant la saison sèche sont transformés
 en torrents impétueux pendant la saison des
 pluies et les vastes plaines en lacs et en étangs.
 Cette compagnie avait aussi son guide.
 Mais celui-ci savait le français et était en
 outre le fournisseur de la colonne. Mais je
 crois bien que ses fournitures ne lui coûtaient
 pas cher. Le soir en arrivant à l'étape
 il prenait un bœuf ou deux au lasso qu'il
 faisait saigner et siffler par ses sept ou huit
 de la compagnie. Dans les villes, villages et
 haciendas il nous faisait donner de l'eau
 de café, du pain, s'il y en avait ou des
 tortillas mais

de l'aguardiente ou du muscat & autres
comestibles du pays. Tout ce sur le compte
del emperador Maximiliano que ces gens
n'ont jamais vu. Ces affaires se réglèrent
après entre le commandant de la Compagnie
et cet excellent fournisseur & guide. Celui-ci
avait de ramasser une jolie fortune en
faisant ces deux mitien de trahison & de volerie.
Mais cette fortune ne lui servit guère car il
fut un des premiers perdus après notre départ.
Nous arrivâmes enfin à Avilez hacienda
de Florez comme disait une maison espagnole
composée par notre commandant du 2^e bataillon
qui se joignait d'être poète, sans doute parce
qu'il s'appelait de Mussit. Cette hacienda
est située dans un site le plus beau & le
plus riche que on puisse trouver sur notre globe
partout d'immenses prairies, des bois,
des forêts vierges, des fruits naturels de
toutes les espèces; des vignes même dont
je n'ai vu nulle part ailleurs à Mexico.
Deux grands cours d'eau passent l'un
au milieu du village l'autre à un
kilomètre plus bas. Et tout ce vaste
et riche pays appartenait à don

- Florez un des plus puissants señores
 du Mexique et qui avait mis toute ses
 forces et son talent à combattre les env-
 ahisseurs et comme tel était condamné à
 mort mais non exécuté. On me disait
 même qu'il était venue en France pour
 parler à l'empereur, lui exposer la misérable
 situation dans laquelle son armée se trouvait
 à la fin pour le malheur du pays et la honte
 de la France. La compagnie française resta
 un jour à Avilez pour attendre le rapport
 du commandant qu'elle devait porter au
 colonel. Je me trouvais placé à la 2^e
 compagnie. La chaque compagnie était
 logée dans une case particulière dans
 lesquelles les hommes avaient construit des
 lits avec des espèces de lits de feuillage.
 Le lendemain de notre arrivée lorsque nous
 fumes installés nous allâmes voir la
 rivière que se trouvaient à environ un kilomètre
 en dessous d'Avilez et qui était en ce moment
 transformée en un torrent impétueux entre
 des montagnes de terre et des arbres dans ses
 eaux jaunes et limoneuses. Nous y
 prîmes quand même un bain non dans

Dans le tourment assommant mais sur le pré
ou l'eau s'étendait en nappe paisible et
moins limoneuses. Lorsque nous fumes
de retour la compagnie française était partie
pendant notre absence. On avait demandé
des élèves caporaux dont les noms étaient
inscrits au rapport de commandant au
colonel. En de ceux qui étaient arrivés avec
moi avait dit au major que j'avais
été gradé sous officier. Le major prit mon
livre dans mon sac et quand il en vint
à mon état de service il me porta le premier
sur la liste des élèves caporaux. En apprenant cela je voulus protester mais c'était
trop tard les états étaient portés. Du reste
la condition d'élève caporal ne changeait
rien dans mon état et j'aurais eu temps
à attendre avant que la compagnie française
revienne à Avilez, ou avant que le régiment
se trouve réuni la campagne serait peut-être
terminée. Cependant nous n'étions
pas bien malheureux dans ce paradis
turc d'Avilez quoique nous fussions
entourés d'ennemis comme porteurs de route,
passant tous les jours la factionnaire place

Dans le clocher du village signalait
 quelques cavaliers rouges, les tenues de Garibaldi,
 qui venaient cavalcader au tour du village.
 Nous faisions souvent des sorties paisibles
 mais inutiles. — Notre commandant
 froide était comme un dieu là. jugez donc
 le commandant supérieur d'un si beau et si
 vaste pays, ayant tous les pouvoirs, appuyé par
 la force bien entendue sans cela il n'en aurait
 eu aucun. Il se pavait dans le village
 ou hacienda, avec son aide camp, le capitaine
 adjudant major qui cherchait à l'imiter, comme
 un vieux faon diplômé, mais voulant faire
 la roue quand même. On a toujours dit que
 de Musset Alfred était fou, mais c'était un
 fou de génie. Notre commandant de Musset
 était aussi un fou, mais un fou vaniteux,
 imbécile et méchant. Pour s'amuser et
 ennuyer les deux ou trois notables cléricaux
 du village ses vassaux il donnait des
 soirées chantantes sous les galeries de la
 maison commune. Il avait formé
 un chœur avec une demi douzaine de
 loustics du bataillon. Chaque fois comme
 bouquet il leur faisait chanter sa chanson
 espagnole

Cette fameuse chanson n'était que
des mots rithmés et plus ou moins
mol rimés sans acens, sans suite ni
raison, qu'il faisait chanter sur l'air de
Fra Diavolo! Dans cette chanson il
voulait dire que tout lui plaisait au
Mexique: « Me gusto Compieno, Puebla
y Mexico, — Me gusto Durango y su
lindo río; sus bellas alamedas y sus
señoritas. — Me gusto Avilez, hacienda
de flores, luego maravillo, tal cen-
paraiso... » et y en avait ainsi une vingtaine
de rimes sur toutes les lieux du Mexique où
il trouvait tout bien et tout beau.

Et le commandant poète avait raison
car pour ces messieurs il n'est pas possible
d'imaginer une plus belle existence sur
notre globe. Même les inventeurs de
paradis n'ont pas imaginé ses plaisirs
tels que ces seigneurs bandits trouvaient là-bas,
plaisirs qui ils pourraient varier à l'infini
dans les grandes villes versées aux tourments
le jour, théâtre le soir ou soirées chantant
à dansantes avec toutes les orgies bacchiques
à orgiaques. Le fameux Lorrillon dans
ses lettres à Madame Comte D'Armeny

De l'impératrice Eugénie, racontant toutes
 les belles orgies qu'il faisait à Mexico, où
 il était officier d'Etat major de l'empereur
 Maximilien. Et tout cela se faisait aux frais
 des pauvres mexicains. — Loin des grandes
 villes ils avaient chasse et pêche, et les
 courses aux tournaux en plein champ
 plus agiles que les courses dans les arènes
 où on ne voit que du sang des hommes
 et des chevaux éventrés et marchant sur
 leurs boyaux. — Quand ils voulaient
 visiter un site curieux, une forêt vierge,
 un torrent, un lac, un volcan, ils se faisaient
 accompagner par les petits troupiers sac-à-à
 dos sous prétexte de faire une expédition.
 Ces señores étaient à cheval avec des montures
 blanches et de larges sombreros pour garantir
 leurs précieux corps des rayons ardents du soleil
 tropical. De nombreux mulets les suivaient
 avec des charges de provisions solides et
 liquides de toutes les qualités. Quand l'un
 de l'empereur était arrivé ils s'installaient et si
 n'y avait pas d'ombrière contre les rayons du
 soleil ou abris contre la pluie, ils faisaient
 dresser leurs tentes par leurs serviteurs sous la main

ils prennent l'Alcyonthe, s'égouttent de plusieurs
plats de bonne chair fardée de lièvre, de canards
de dindes et autres fripperies, prennent le café et
jonglaient avec des oranges pendant que les
troupiers restaient au soleil, ou se baignaient
sous la pluie couvrant un morceau de bœuf
aussi dur que du caillou. Et ~~est~~ horrible
contraste, ce spectacle de misère et de douleur
qu'ils avaient sous les yeux ne pouvait que
doubler leur plaisir. — Dans nos excursions
aux alentours d'Aviles je faisais bien des
reflexions sur les questions sociales tant agitées
de nos jours, en voyant un pays si vaste
et si riche presque sans habitants tant de
guerre sans le finissage des terrains les plus utiles
des îles et des îlots presque nus de végétation
sont couverts d'habitants les uns sur les autres
et dont les trois quarts occupés dans la
servitude, l'objection et la misère. Et
il s'est trouvé des députés de ce pays même
pour encourager les faiseurs d'enfants par leurs
exonérations, à en fabriquer le plus possible
C'est à dire sept chacun au minimum
La loi au contraire la prostitution n'est guère
encouragée. Chez nous le sixième et le neuvième

communément de Dieu auxquels le code civil
 vient en aide sont considérés par les pères
 comme les péchés les plus pardonnables et par
 le code comme des crimes tandis qu'à ces
 besoins, ces nécessités de la nature sont considérées
 comme pardonnables, de sorte que les jeunes
 filles se livrent de très bonne heure au penchant
 aux besoins de la nature et perdent ainsi avant
 l'âge leur force, leur vertu précréatrice, la
 vertu ne peut durer longtemps chez elles
 puisque à 25 ans elles sont déjà vieilles et
 hors de service. D'un autre côté la mortalité
 infantile est, sinon encouragée, du moins la
 chose la plus désirable dans toutes les familles;
 chacune ^{se} tient à avoir au ciel un ou plu-
 sieurs anges par l'intermédiaire desquels ils sont
 sûr d'arriver elles même plus tard. Aussi
 c'est une grande joie dans une case quand
 un enfant y meurt. On le y garde souvent
 plusieurs jours entouré de fleurs et de parfums.
 D'autres familles viennent solliciter les gardes de
 ce nouvel ange et demandent la permission de
 le transporter pendant quelques temps chez
 elles. Ensuite il conduit au cimetière par
 des joueurs de violon et dansent et jouent les
 airs les plus gaies.

L'histoire rapporte que les mères des jeunes
enfants astèques sacrifiaient au dieu Glaloc pour
avoir de la pluie. Elles étaient gaies et contentes surtout
quand leurs enfants pleuraient beaucoup avant
et pendant qu'on les égarait, parce que alors la
pluie serait abondante et bien faisante. Les
mères actuelles des petits indiens sont aussi très
gaies et très heureuses quand ces petits sont
sacrifiés de bonne heure au dieu ou jupé,
devenu aussi par la vertu de l'oiseau sacré,
le dieu des argents d'occident, car elles sont
certaines alors d'avoir l'aide des anges
du ciel qui leur tendront les mains pour
y monter aussi un jour. — Les indiens
des haciendas et des pueblitos sont aussi
les plus heureux gens du monde terrestre.
Vivants sous le régime féodal ils n'ont pas
à s'occuper de rien qu'à boire, manger et
s'amuser. Ils cultivent un peu de maïs
et quelques légumes avec seulement des haciendas
mais sans beaucoup de peine ni de frais.
Car ces terres qui peuvent donner beaucoup
par an, n'ont besoin ni d'engrais ni d'arrosage.
Ils ne font que labourer et semer
avec les instruments les plus primitifs.

Suffit.

Mais il arrivera un jour bien proche
 peut être, que les américains, les voisins,
 s'avanceront dans ce pays avec la vapeur
 et l'électricité pour exploiter le sol riche.
 Alors ces pauvres indiens du Mexique seront
 obligés de se passer, comme ont dû passer
 tous leurs confrères du Nord devant le progrès
 envahissant des Yankees. — Nous restâmes
 environ trois mois par là à excursionner
 sur ces belles propriétés de flores en vivant
 à ses dépens. La saison des pluies approchant
 de sa fin. Nous quittâmes enfin Aviles
 dans une belle journée et dans l'après-midi.
 Les notables de ce lieu faisant triste figure
 en nous voyant partir. Ils savaient sans
 doute qu'ils perdaient leur amitié,
 leur faiblesse et leur lâcheté vis à vis de l'ennemi.
 Nous devions passer sur la rive droite
 de la rivière, mais c'était difficile. Nous
 essayâmes ce passage en plusieurs endroits
 mais inutilement. Les officiers même avec
 leurs chevaux & ne pouvâmes passer.
 Nous arrivâmes enfin dans une vaste
 plaine où les eaux s'étendant en longues
 dunes enfoncées en profondeur, par là nous
 pûmes traverser en marchant tranquillement

Dans l'eau comme des canards. S'il
se fait trouver là un bon paysagiste
ou prendre le croquis de ce passage il aura
fait le plus beau tableau qui soit possible
de voir en ce genre. Les hiboues passent
dit on là sur rouge à pied, ses yeux
à leur sein j'observais qui avait écrit
les causes. Le Dieu ou son fils aurait bien
pu faire autant pour nous puis que
c'était pour lui, pour ses ministres et ses
moines que nous étions là, pour remettre
dans tous leurs pouvoirs ces chers enfants
chassés par les méchants républicains.

Nous marchons par les pieds, ses nous
ni même la tête. Nous étions trempés
jusqu'à la ceinture et risquant de
suer jusqu'au front car marcher ainsi
sac au dos dans l'eau est assurément la
marche la plus pénible qui soit possible.
Le soir nous arrivâmes dans un village
appelé Saucedo où nous trouvâmes
le premier bataillon de notre régiment
avec le colonel et la musique qui venait
de cette de Chihuahua. ~~Le troisième~~
~~bataillon venait aussi par ce chemin~~

~~Avant~~ Avant que nous eumes
fini de nous installer on vint me
dire d'aller à la sixième compagnie
de notre bataillon dans laquelle j'étais nommé
caporal il y avait déjà deux mois.
J'avais de la chance pour les sixième et
deuxième. La première fois que je fus nommé
caporal en 26^e ce fut aussi à la sixième
ou deuxième, la compagnie terrible. c'était dans
la compagnie de Pierre la Mais, ainsi
nommée parce qu'il avait allemand il mettait
toujours le féminin à la place de masculin
il disait à son garçon: (ballez choches
faler de la mais pour ma gajol qui
la vain). Dans cette compagnie il
n'y avait qu'un sergent présent et quand
on fut ~~arrivé~~ j'étais un ancien sous
officier on me nomma tout fonctionnaire
sergent pour s'en servir. Ce sergent
était un brave homme, pas méchant
du tout. Bientôt je fus se faire avec lui
comme si j'avais été son collègue.
Nous restâmes une quinzaine de jours
à la Saucourt, notre bataillon seulement,
les autres continuant leur marche vers
Durango.

Nous restions maintenant en première
ligne en face de l'ennemi, et le vrai
cette fois. Ce n'était plus les bandes de
chiricacos, voleurs et incendiaires que nous
avions en face de nous. C'était l'armée
républicaine qui descendait aussi vers
nous. Au bout de quinze jours nous
nous remuâmes en route vers Durango
mais après quelques étapes de la capitale
nous rebrousâmes chemin pour retourner
à la sacristie, et même notre compagnie
avec les voltigeurs montèrent encore trois
étapes plus haut et nous arrivâmes
dans une hacienda le jour même
où on y célébrait la fête de l'indépendance.
Il y avait courses aux taureaux, courses
aux chevaux, luttas, danses, pétards et
feu d'artifice et grande (beuverie).
J'en profitai pour causer avec quelques-uns
des officiers pour essayer de savoir
dans quel état étaient les choses politiques
car je ne comprenais plus rien à ces
marches et contre-marches. Mais ces pauvres
indiens ne comprenaient rien non plus
puisque on leur avait dit que nous étions
partis pour l'équateur et que même des officiers

mexicains étaient venus chez eux la veille
 leur disant que tout était fini pour les
 français au Mexique. Dont ils étaient bien
 surpris de nous voir retourner là. Cependant
 nous n'y restâmes que quelques jours pour
 revenir à Sacedat trouver le botillon.
 Mais celui-ci résistait quelques jours
 nous laissant en core là, les deux derniers
 compagnies. De plus en plus cela m'inquiétait
 et par moyen de rien savoir. Nos officiers
 n'en savaient pas plus que nous. Ils
 avaient ordre seulement de rester là jusqu'à
 nouvel ordre et de bien veiller car l'ennemi
 était sur nous. En effet le jour de hautes
 et basses de mai, on voyait des
 cavaliers venir par que l'un des murs de la ville,
 et tous les soirs on annonçait que nous
 serions attaqués dans la nuit, mais nous
 étions toujours quittes à passer la nuit à
 l'offet et sans dormir, l'ennemi ne venait
 pas. Nous passâmes une vingtaine de
 jours ainsi enfermés et barricadés dans
 un corral. Enfin un soir on ^{me} dit de nous
 tenir prêts de partir dans la nuit. Et
 nous quittâmes en effet le Sacedat au
 milieu de la nuit, clandestinement sans

tombeau ni troupette. Le lendemain
soir nous étions déjà loin, car nous
avions marché la nuit & toute
la journée. Malgré ce l'ennemi était
encore sur nous & il nous fallut passer
la nuit en garde. Et ce fut tous les jours
ainsi jusqu'à ce que nous retrouvâmes
notre bataillon qui nous attendait quelques
jours de marche de Durango ou j'avais
hâte d'arriver car là j'apprendrais sûrement
par le journal, (El Telegrafo) et par mon
ami le savant, il était le maître de quoi
il retournerait pour nous. — Aussi dis-je que
nous fumes arrivés & installés dans un logement
je courus à la case de mon vieux ami
que je trouvais tranquillement en train d'écrire
occupé sur ses livres & journaux sans
embarras de sa case. Il me reconnut
de suite malgré que j'avais ses galons
rouges sur les bras et dit à moi tout joyeux
en me caressant l'épaule de la main droite
qui est la façon la plus amicale. Les
mexicains d'offrent leurs sympathies, puis
me dit alors que tout était fini pour
nous, que nous étions maintenant en route

pour retourner chez nous. Et quand je lui
 demandai si tout était arrangé il m'a dit
 que les ministres n'avaient aucun arrangement
 à faire avec la France, ou plutôt l'empereur
 des français sinon. lui demander des
 dommages intérêts pour les conseillers, les
 vols et les crimes que ses généraux avaient
 commis au Mexique. Mais lui ne demandait
 rien. Ils prétendaient que ce bandit d'assassin
 et avec lui la France entière seraient assez
 punis par la honte et par l'honneur de tout
 ce crimes et par la perte de l'amitié de
 deux grands peuples libres les américains
 du Nord et les mexicains qui étaient et
 qui étaient tout dévoués à la France avant
 ces crimes incroyables et épouvantables. Donc
 pas d'arrangement. L'empereur avait été
 seulement avisé par les États-Unis de retirer
 ses troupes du Mexique immédiatement
 les américains qui venaient de combattre
 pendant quatre ans pour la liberté ne
 souffraient pas que le tyran impitoyable de la
 France vienne imposer ses chaînes à un
 peuple ami et à côté d'eux. Ils avaient
 mis 60 mille hommes sur la frontière du
 Mexique prêts à marcher en cas que l'empereur

ne voudrais pas obtempérer immédiatement
à leur ultimatum. L'empereur qui ne savait
rien de ce qui se passait là bas avait envoyé
le général Coste avec pleins pouvoirs
pour faire exécuter les ordres des américains,
se débarrasser le Mexique de la présence de
troupes françaises. — Non, me dit l'amigo
Schwarz, ici pas de traité ni de convention
votre criminel Bazaine et ses généraux bandits,
assassins et voleurs sont invités personnellement
à simplement se débarrasser le pays qui
est bouleversé et ruiné. et ils vont porter
chassés par le mépris et les haines du peuple.
Et ce qui est pire encore. C'est que tous
les français qui sont au Mexique, la
plus part riches et estimés avant cette
ignoble et criminelle intervention, sont
obligés de s'en aller aussi en abandonnant
leurs fortunes; car les républicains
exaspérés par tant d'atrocités commises
ici par Bazaine et ses sicaires se vengent
sur vos compatriotes et sur tous
les mexicains qui ont trahi leur pays
en s'alliant à Bazaine ou en aidant
malheureux Maximilien, et disent.

empereur du Mexique. J'aurais imbié
celui-ci aussi peut faire ses malles
à se dépêcher de partir et avant vous
autres car une heure après votre départ
il sera parti. - Maintenant votre
crocheteur de Morny et son copain jeter
les deux auteurs principaux de tous
ces crimes peuvent se brosser le ventre.
Ils avaient forcé votre hôte s'empêcher
à envoyer ici une armée pour nous
voler des millions pour remplir leurs caisses.
On nous a volé en effet des millions
par centaines mais celle sont entrés
dans les caisses de Marquez de Torre, de
Saliquy de Bazaine et autres grands bandits
et voleurs. que de Morny et Jeker
demandent leur part à ceux là les valeurs
et les caisses sont faits pour s'entendre
dit-on. - Maintenant je savais enfin
le mot de la fin. je savais pourquoi
nous discussions à pour quoi les libéraux
nous poursuivaient. aucun traité de paix
n'ayant été conclu ces libéraux nous pourrions
toujours en ennemis et avec de autant plus
de confiance qu'ils se seraient appuyés

par soixante mille amérindiens, par
ceux là même qui nous avaient donné
l'ordre de s'écarter au plus vite.
Nous partions donc chassés comme
on chasse les troupeaux maraudeurs à
coups de fouets et de sifflets. - Et il s'est
trouvés des écrivains même parmi ceux qui
ont été la bas pour glorifier cette expédition
qui n'a été qu'une expédition de vandales,
de bandits, d'incendiaires et d'assassins. Le
fameux Dupin, dont le nom seul faisait
frémir les mexicains de peur et d'horreur,
commis plus de crimes la bas a lui seul
que ne commirent en France Cartouche
et Maderin. L'abbé Domeneck, un
de ces écrivains trouve cette expédition
magnifique parce que l'empereur avait
sûrement qu'il faisait cette guerre pour
rétablir l'ordre au Mexique, pour donner
le pouvoir aux évêques et la liberté aux
jésuites et aux moines valeurs que le général
avait chassé. Les écrivains espagnols
glorifient aussi les crimes et les horreurs
commis la bas par Hernan Cortez et ses
bandits. Les grands bandits, les imposteurs

les grands massacres d'hommes trouvent
 toujours des écrivains pour les glorifier, les
 excuser, les déifier. Parmi tous les
 vices offerts ou imposés à l'ordinaire
 des peuples ignorants et abrutis on ne trouve
 que des monstres sanguinaires & cannibales.
 La plus part de ceux qui ont écrit sur cette
 chose sur cette incroyable expédition du Mexique
 n'ont rien vu ni rien compris de ce qui
 s'est passé là bas. J'ai vu plus tard les
 récits d'un certain Loissillon au sujet de cette
 expédition. Celui-ci était commandant d'une
 cavalerie mais était attaché à l'état-major
 de Bazaine et ne quitta jamais le Mexique
 que pour faire une tournée d'agrément du
 côté de Guanajuato & de Guadalajara,
 où il voyageait avec ce fameux Bibesco
 dont on parlait tant là bas; un soi-disant
 prince, mais fou à lier. Et Loissillon
 se flattait d'être l'ami de ce fou qui lui
 avait sans doute communiqué ses folies.
 Les récits qu'il a fait de cette campagne
 prouvent clairement qu'il n'avait pas
 sa raison et l'ami qui a fait imprimer
 ses mémoires après sa mort lui a rendu un
 mauvais service.

Les récits de ce toqué, les plus contradictoires
du reste, ne concernent guère que sa propre
personne; les orgies qu'il faisait à Mexico
en compagnie des cléricaux qu'il traitait
aussi de pouvoirs; Des recriminations continuelles
contre les distributeurs de galons qui n'
l'ont pas ordonné par ordre suivant ses
mérites. Quand il voulait parler des
choses de basbas, de la guerre, de la politique,
de Bazaine de Maximilien et autres
ce n'était que pour dire de grossières im-
propres plus grossières les uns que les autres
et toujours également contradictoires. Les
récits étaient adressés à une Dame
de la cour de Napoléon. Et l'ami
qui a fait imprimer ces curieux récits
a dit dans la préface, aussi inepte que les
récits, que ces mémoires de Loignon sont
les meilleurs documents à consulter sur
les affaires du Mexique et le meilleur guide
pour écrire son histoire. Ah ma Déesse bien-aimée
Pour rester encore quelque temps
à Durango ce qui me permettrait d'aller
causer souvent avec l'amigo Solvare qui
connaît tous les dessous de ces misérables
affaires

Il interrogeait le prochain Dénouement. On avait formé à Durango un bataillon de volontaires dits impériaux dans lequel était entre des officiers, sous officiers et caporaux français pour instruire ses volontaires qui n'ont venus là de suite que parce qu'on leur avait donné et promis encore des papiers.

Mon ami haussait les épaules en voyant cela. Il disait que les français qui étaient entre dans ce bataillon étaient en train d'instruire des hommes pour les fusiller s'ils avaient le malheur de rester là après le départ de leurs régiments. Il me disait que l'armée de Juarez n'était pas loin et n'attendait que notre départ pour entrer à Durango.

Enfin le jour de départ arriva. Notre Compagnie se trouvait ce jour là sejourner sur la montagne des remédios, el Cerro de los remedios. C'est un ancien volcan au sommet duquel on a bâti une église dans laquelle il y a un saint qu'on appelle spécialiste de guérir les gens piqués par le scorpion, de là le nom de Cerro de los remedios. Car au Mexique, grâce aux mœurs et aux coutumes, les médecins pharmaciens sont inutiles. Les saints et saintes les remplacent avantageusement en tout.

Au moment que nous mettions sac au
dos pour descendre de la montagne nous
fumes bien surpris, moi surtout, de voir
une compagnie de fameux bataillons-
volontaires avec les francs qui le commandant
venir nous rejoindre. - En arrivant sur la
place nous trouvâmes le régiment prêt à
partir. Mon amigo Solvay vint me dire
en ultimo odio en me disant qu'il nous
suivait bientôt et que nous pourrions nous
voir à Mexico. Toute la population de
Durango était là nous voir partir mais
sans aucune manifestation. Les sous-officiers
et caporaux qui s'étaient engagés dans le
bataillon impérial de Maximiliano vinrent
serrer la main de leurs camarades bien triste
ils sentaient la triste situation dans laquelle
ils allaient se trouver là. Nous partîmes
mais trois jours après nous vîmes arriver
dans notre camp le soir ces officiers et sous-officiers
et caporaux francs soldats et cavaliers.
Ils avaient trois jours et nuit pour nous
attrapper. L'armée républicaine était entrée
à Durango et aussitôt les partisans volontaires
de Maximilien coururent vers elle au lieu
de voir la république plantant là leurs officiers

français lesquels purent se sauver avec les survivants
et coproces pendant que la population courait
pleine d'enthousiasme recevoir leur armée
nationale. Pour Maximilien, s'il eut
vu ce coup de main il se serait précipité lui aussi
de se sauver. A quelques kilomètres de
Durango nos français fugitifs avaient trouvé
une demi douzaine d'individus pendus
à des arbres parmi lesquels ils reconnurent
le commissaire de police de la ville. Celui-ci
connaissant le sort qui l'attendait avait voulu
se sauver et tenter de rejoindre notre armée
la seule qui pouvait les protéger un peu
pendant qu'ils seraient sous ses ailes tous ces
malheureux qui avaient trahi leur pays.

Pour descendre à Mexico nous suivîmes
la même route que nous avions suivie
pour monter excepté que nous ne fumes
pas d'itournées comme la première fois pour
faire les expéditions de Jalpa, Bobosco et
Vianueva. Nous repassâmes encore le
tropique à Sombrette; mais le soleil
n'y était plus en ce moment, il était
allé faire son voyage annuel à l'autre
tropique, au Capricorne. Car nous étions
entre les Deux anses de 1866 et 67.

Dans cette longue marche nous avions
perdu deux soldats de notre compagnie
qui furent enterrés dans deux petits villages
avec l'assistance de toute la compagnie. Deux
autres avaient disparus, qui allaient aussi
chercher leur mort sans doute. Ils avaient
disparu dans les premiers temps quand les
libéraux faisaient appel à tous les français
avec de magnifiques promesses, ils avaient été
bien accueillis. Maintenant c'était trop tard.

A Querétaro dernière grande ville avant
d'arriver à Mexico nous avons attendu
huit jours. Dans cette ville qui avait
tristement été célèbre quelque temps après
par le mort du pauvre empereur Maximilien.
Quand nous arrivâmes dans
la capitale elle était bordée de soldats
de français, de belges, d'autrichiens et de
margouillais nom qu'on avait donné aux
faux soldats impériaux. Mais c'était
Bazaine qui tenait encore cette capitale
sous ses lois tyranniques civiles et militaires,
il avait une armée de peloteiers maudits
armés de sabres de poignards et de revolvers
qui parcourent la ville jour et nuit semant
la terreur surtout chez les habitants aveugles

ces policiers bandits forcent payer de fortes
 amendes sous un simple motif.
 L'empereur Maximilien n'avait rien de tout cela.
 En même temps que Juárez et Bazaine
 le Duc de Loissillon, faisait scier toutes
 les pièces de canons de la citadelle, disséminer
 les obus, diffuser les paquets de cartouches
 pour mettre les capsules de côté et jeter
 la poudre à l'eau. Et Loissillon avait
 dit dans une lettre à son amie de
 Paris que ce Bazaine homme intelligent,
 très vaillant et ayant conscience de sa valeur,
 ayant des idées saines et justes et serait le
 meilleur guide à donner à Maximilien
 qu'avec lui et une bonne armée ce
 Maximilien aurait pu, au bout de dix ans
 être maître absolu au Mexique et aurait
 été à même de rembourser la France
 tout son prêt. pauvre fou. Ce Loissillon
 était bien signé l'ami intime de
 cet idiot prince Bibasco qui a aussi
 eu tant d'imbécillités sur cette guerre
 de Mexique que lui-même. — Un jour
 j'étais le commandant la corvée des soldats
 de la citadelle, les diffusions de paquets de
 cartouches quand le pauvre Duc Maximilien

vint à passer le cheval devant la porte où
 je me trouvais. ayant jeté un coup d'oeil
 d'intérieur ou il vit tout se débâter intérieurement
 il s'arrêta près de moi et me demanda, en
 assez mauvais français que t'es des salots
 faisant le dans. Je lui ^{expliquai} ~~expliquai~~ ce qu'ils
 faisaient. alors il partit sans plus rien
 dire mais en me saluant comme si j'en
 étais son supérieur. Et par la fois j'étais
 plus que lui. J'étais capitaine remplissant les
 fonctions de sergent tandis que lui n'était
 qu'un simple rien de tout. Cependant
 voyant que cet imbécile avait l'intention
 de rester là après moi, un jour je pris
 une feuille de papier pour lui écrire, lui
 expliquer la situation dans laquelle il était
 au Mexique et dans laquelle j'étais encore ou
 il allait se trouver après le départ de
 l'armée française. Mon ami de Durango
 m'avait si clairement expliqué toutes les
 questions politiques et autres concernant son
 pays, et le long de la route j'en avais
 encore trouvé de bons libéraux qui nous
 plus peur maintenant de parler et me
 confirmer tout ce que m'avait dit l'ami
 de Durango. Je ne sais pas si

et empereur de faillie vit ma lettre. car ce
malheureux roi et empereur sont toujours
entourés de légions de courtisans qui ne veulent
pas que leur maître sache de rien de vrai
de ce qui se passe dans leur royaume.

Cependant quelques jours après Maximilien
avait quitté Mexico constamment et alla
jusqu'à Orizaba. Mais là il fut arrêté et
retourna dans le capitol. — Bien des gens
de ceux qui ont connu quelque chose de cette
misérable guerre, se sont demandé quelle
idée, ou quelle force, ou quelle folie avait
fait retourner Maximilien à Mexico au
moment même où l'armée française
allait le quitter pour toujours. L'explication
n'était pourtant pas bien difficile. Tous
les cléricaux qui s'étaient ralliés à Bazaine
et à Maximilien, trahis et vendus leur
pays à ceux-ci se voyant perdus voulurent
au moins que celui à qui ils avaient vendu
leur poterie reste là pour mourir avec
eux. Ils n'eurent pas grand peine à
persuader à ce pauvre ignorant qu'il
serait maintenant vraiment empereur de
Mexique une fois Bazaine parti, que

le peuple mexicain profondément religieux
et mécontent que la voix du clergé le
proclamèrent à l'unanimité et avec enthousiasme
dès qu'il serait délivré du tyran Bazaine.
Et le pauvre imbécile les crut et se laissa
faire. De retour à Mexico et lorsqu'ils
virent toutes les troupes françaises furent portées
on leur montra une armée, l'armée
impériale à la tête de laquelle il n'avait
qu'à marcher à la rencontre de l'armée
républicaine, celle-ci faisait immédiatement
ou plutôt se rendait à discrétion à son
empereur catholique, le sauveur du Mexique.
Et l'isot enivre par la gloire et aveuglé
par l'ignorance de tout, Moscos monté
à cheval et marcha à la tête de ses
magnifiques jusqu'à Querétaro où
il fut immédiatement abandonné par
toute son armée impériale. Tous les
mexicains passèrent du côté de Juárez
en criant vive la république, vive Juárez.
La magistré impériale resté seul avec ses
de camp fut saisi, jugé, condamné à mort
et fusillé. C'est cela qui arriva comme me
l'avait affirmé l'ami Solvarz sans que

el emperador ou lui d'être perdu comme
le duc et mio amigo Juárez lui fit l'honneur
de le fusiller. ainsi finit l'empereur et l'empire
éphémères du Mexique. Se transit gloria mundi.
L'impératrice Carlota devint folle. voilà
comment se termina cette campagne du Mexique
tant glorifiée par le duc pour les courtisans
les soldats et les députés de Bordeaux, et
considérée par eux comme la plus belle
pensee du règne. - Le duc de
Querétaro ne s'était pas bien entendu
qui après notre départ et nous n'en eûmes
rien même que à notre retour en France.

Nous fumes encore les derniers à quitter
la capitale qui était le duché de notre
coquin Bazaine que les républicains avaient
bien voulu pouvoir fusiller aussi. Mais
le criminel était, comme disait Louis-Philippe
«très intelligent, très adroit, et savait tourner
les obstacles quand il ne pouvait pas les surmonter
avec la conscience qu'il avait de sa valeur».
Il sut trouver sur tout de même
de quitter cette belle capitale qui était alors
tant duc de Mexico, et ou il s'était remarié
avec une comtesse richissime, et ou il
avait tant fécoté et dansé depuis trois ans.

On nous disait qu'il voyageait avec nous
Cependant on ne le voyait jamais. il s'en-
tente caché dans quelque voiture avec son
trésor. — Nous suivîmes en descendant
de Mexico la même route que nous
avions déjà suivie en montant et arrivâmes
à Jasso de Maché où nous avions posé
la première nuit couchés sur la terre maigre.
Nous étions toujours les derniers, à l'arrière-
garde que est le poste d'honneur que on se
bat en retraite. Là à Jasso del Maché,
nous eûmes l'honneur de recevoir les dernières
balles des mexicains tirées par l'armée
française. Lorsque le soir nous étions en
train de manger la soupe de soupe de fèves
retentir dans le bois en face de nous et
plusieurs balles venant tomber au milieu
du camp. Nous prîmes les armes et
on nous mit en position pour former
le carré en cas d'attaque. Mais les cavaliers
rouges après avoir déchargé leurs armes
s'éloignèrent sans doute, car on entendit plus
rien. mais nous restâmes en alerte toute
la nuit. De Jasso del Maché
nous marchâmes encore jusqu'à Camoión

Ici on eut lieu le plus terrible et le plus
 glorieux fait d'arme de toute cette campagne
 et que j'ai rapporté. Le train vint
 nous prendre pour nous conduire à Veracruz
 en sortant de Camaron nous vîmes encore
 dans le bois le long de ligne des coroliers
 rouges qui nous firent un dernier adieu
 en tirant quelques coups d'escopettes d'écaille
 train. Une ^{heure} après la république mexicaine
 était silencieuse de la présence « de los esclavos
 y bandidos de Napoleón tercero, et assassinos ».
 En effet en arrivant à Veracruz nous
 passâmes immédiatement du train dans le
 chaland qui nous conduisit à bord de
 « Souverain », le plus grand navire que
 la France possédait alors. J'avais ainsi
 passé deux fois par la Veracruz sans
 avoir rien vu de cette ville que le quai.
 Bazaine était aussi à bord disait on
 mais il se cachait là aussi comme il
 s'était caché en route depuis Mexico. Cette
 honteuse et pitoyable retraite, ces coups de
 pied au derrière qu'il avait reçus des amérindiens
 et des libéraux mexicains l'avaient sans doute
 rendu malade. Au moment que
 nous arrivions sur le Souverain un autre

grand transport le Magenta, se mettait
en route bordé de troupes comme le nôtre.
Le golfe de Mexico était terriblement agité
la mer formait de véritables montagnes
roulantes derrière lesquelles nous perdions de vue
le Magenta comme si il était englouti.

Nous ne tardâmes pas à nous mettre en
route à notre tour. L'immense masse de
Sous-marin le ventre rempli de fer de char
et d'os, eut de la peine à se mettre en mouvement
au milieu de ces montagnes légères.

Je pensai d'abord que ce colossal bâtiment
de neuf étages, plus grand que la Cathédrale de
Mexico, était fait pour défier la fureur des flots.
Je me trompais, car bientôt je vis cette masse
ballotée par les énormes vagues de tribord et
de bâbord, d'avant derrière, lancée ou soulevée
des vagues comme une simple coquille de
noix. Et cela dura ainsi deux jours et
deux nuits. Le bâtiment avait été construit
si malé afin de lui donner plus d'équilibre
il marchait à la vapeur, du moins la
machine tournait, mais je crois bien que
le bâtiment n'avancait guère la force
de cette machine était insuffisante à faire
mouvoir cette masse quand elle ne pouvait se

servir de ses voiles. Nous allions cependant
 vers le Nord suivant par conséquent une route
 opposée à celle par laquelle nous étions entrés
 dans le golfe du Mexique. Nous passâmes
 en allant entre les côtes sud de Cuba et
 la pointe de Yucatan, et nous sortîmes
 en suivant les côtes nord de Cuba entre elles
 et la pointe de la Floride, là nous repassâmes
 encore une fois le tropique du Cancer. La
 mer était enfin calmée et le navire put
 remettre ses mats et ses voiles et reprendre sa
 marche ordinaire jusqu'à la Havane.
 Là on s'arrêta pour prendre des provisions
 et pour le paiement de pouvoir parler encore
 pendant la dernière fois la belle langue de Cervantes
 et de Quichotte de la Manche pendant
 vingt quatre heures avec les marchands de fruits
 qui entourèrent notre navire pour nous
 vendre de ces beaux fruits d'Espagne et
 nous faire des tropiques. - A partir de la
 Havane nous ne touchâmes plus aucune
 terre jusqu'à Lisbonne ou le souverain
 stoppa seulement quelques heures, je ne
 sais pour quoi. puis nous arrivâmes à
 Gibraltar où on s'arrêta devant de

rochers en gradins garnis de pièces
de canon du haut en bas. il ne
faut pas bon approcher de ces rochers
sans demander la permission à John
bull. Le gouverneur de ces rochers
vient à notre bord pour passer la revue
des marins et de nous autres aussi, et
plus encore sans doute pour saluer le
Duc et la Duchesse de Mexico et aussi
le futur, car on disait que madame la
Duchesse avait fait un petit garçon rocher
et justement pendant la tempête qu'elle
belle naissance pour le fils d'un grand
seigneur. On a même vu le baptême d'un fils
de la tempête. Le jour là tous le
monde vit la figure macabre de Bazaïne
que nous voyions par un drapeau Mexico.
La visite du gouverneur anglais ne
dura pas longtemps heureusement pour
le maréchal Duc qui ne tenait pas beaucoup
à entretenir ce gouverneur
de ses tristes aventures de Mexique.
La messe est le temps seulement
de jouer les deux règimes nationaux
le portant pour s'en aller le got salve
the Queen

De Gibraltar à Boulogne nous avions
 encore une petite tempête pendant laquelle
 un malheureux matelot fut tué raide par
 un coup de canon & la tête qui le jeta
 de haut de grand mal sur le pont
 et on en prit de famille. On fit une
 quête à bord pour sa veuve et ses enfants.
 Débarqué à Boulogne nous allâmes camper
 à l'indroit même où nous étions embar-
 qués sans que par un vent pour le lendemain nous nous munirions de
 sac au dos pour aller à Aise par le même
 route que nous avions suivie pour aller en
 Italie. A Aise était le dépôt de notre
 régiment. Dans ce dépôt il y avait
 alors deux fois plus de soldats qu'il y
 en avait dans les bataillons de guerre
 venant du Mexique. Ces derniers se
 restaient si peu de temps.
 Beaucoup eurent leurs congés finis, d'autres
 des congés de semestres, des congés renouvelables.
 Le régiment fut donc reconstitué par les jeunes
 soldats de dépôt. Il y eut là un
 trimandage de diable pendant huit jours.
 Je me trouvais justement de semaine comme
 sous-officier bryant et délégué en même

temps de m'occuper de mon escouade dans
laquelle il n'y avait plus que de jeunes recrues
venant s'arrêter au régiment. Je me bécotais
de travail de haches & d'amballes pendant
cette semaine que j'en ai devenue malade.
J'allai même à la visite demander au
médecin deux ou trois jours de repos à
la chambre. Mais le médecin me trouva
sans doute plus malade que je ne pensais
car au lieu de me donner deux ou trois jours
de repos il me donna un billet d'hôpital.
L'hôpital des militaires & civile s'élève
comme tous les hôpitaux de France d'alors,
par ses bons soins. — On a beaucoup
parlé de ces femmes infirmières à différents
points de vue. Les uns les trouvaient excellentes
les autres très mauvaises. Je me souviens
trois ou quatre fois pendant ma carrière
militaire entre deux mains & j'assure
que je n'ai pas eu à me plaindre d'elles
au contraire. J'aimais même voir une
de ces filles de mon chet qui devoit
un médecin arrogant & bécote. A Aix
il y en avait deux pour soigner les
militaires, une âgée & une jeune qui

deux charmantes filles avec lesquelles
 il y avait moyen de s'entendre, même de
 se plaindre et de plaider en s'y prenant avec
 politesse. Elles portaient, il est vrai,
 des croix et des chapelets, mais comme
 les autres femmes portaient des boucles d'oreilles
 et des bracelets; elles ne différaient pas
 plus matin et soir mais comme
 les autres filles fredonnant des chansons d'amour.
 Elles s'intéressaient particulièrement à moi
 quand je leur avais dit que j'étais libre penseur,
 athée. Elles n'en avaient jamais vu.
 Elles n'avaient entendu parler et elles
 croyaient qu'un athée serait être un
 monstre effrayable. Mais lorsqu'elles
 virent que cet athée était un petit bonhomme
 humble, timide, poli, affable, accessible
 sans affectation ni hypocrisie, elles s'inté-
 ressèrent de plus en plus de moi comme personne
 d'autant plus que j'étais un breton de la catholique
 Bretagne. Je trouvais aussi plaisir à
 causer avec elles. car je voyais qu'elles
 ne seraient pas complètement leur personnel
 humain, ce qui arrive ordinairement à tous
 les cléricofonds qui restent dans le sein
 de l'église attendant que les chefs de cette

église leur vint ^{de tout} rapporter, tout consacré
à Dieu, rien, absolument rien à l'humanité.
Ces deux filles d'abord étaient belles,
or la beauté physique fait aussi la beauté
morale — Il y avait beaucoup de
soldats dans cet hôpital il y avait
une demi Douzaine de sous officiers,
sergents, fourriers, sergents major. En
ou quatre de ceux là sont passés officiers.
Plus tard, ce qui me permit de constater
une fois de plus avec quel mauvais bois
ont fabriqué les grands chefs militaires.
Il n'était pas possible de trouver
de plus bêtes de plus ignorants, de plus
cristins que ces sous off. qui étaient là
tous élevés aux mêmes écoles de caste
chez les frères ignorans jésuites
qui ont pour mission non d'instruire
les enfants pour en faire ^{hommes} des citoyens
mais pour en faire des esclaves des
cristins. Ces futurs officiers négociaient
tellement avec leurs discussions et leurs
des paroles d'une stupidité invincible que
pour tenir le temps pour me distraire

A si trahi les camarades de la salle
 qui m'avaient invité. Je m'étais mis
 à raconter des contes, d'abord de ces
 contes bretons dont j'ai rapporté les
 types dans le commencement de cette
 Histoire. Une fois commencé je ne
 pouvais plus m'arrêter. Tous les soirs
 une fois couché, de toutes les portes de la
 salle on me criait: Allez caporal, il
 faut finir l'histoire de hier soir. J'ai
 de la bonne lisane ici. quand vous
 aurez soif on vous en donnera à étouffer
 ainsi tous les jours. Quand j'eus fini
 avec les contes & légendes bretons que je
 savais par cœur je fus contraint d'en
 fabriquer de contes nouveaux de toutes
 pièces. Cela m'aurait permis de constater
 combien il est facile de fabriquer
 un roman quelconque. Victor Hugo

un de ces grands romans fabriqués si on, un
 roman en huit jours, et cela pour un
 pécule alors. J'ai même lu le fameux
 roman intitulé Bugle yorgol, qui
 ressemble à tous les romans, contes ou légendes.

Moi là bas à l'hôpital on ne me donnait
que 24 heures pour en fabriquer un,
conte ou roman, cela est le même chose.
Cependant mes auditeurs parmi ceux
ces fêtiers officiels, me faisaient que je
les fabriquais fort bien. Il est vrai
que ces auditeurs ne savaient pas
que j'improvisais ces contes. - ils ne
s'imaginant que d'une chose, c'était
de voir que mon cerveau possédait,
croyant à un fond inépuisable de
contes, de romans, légendes, mythes et
histoires. — on ne s'embuyait pas
trop dans cet heureux hôpital, de moins
dans notre salle militaire, où il n'y
avait pas, devant beaucoup de soûs-officiers
moldaves. Le plus fort, notamment ces sous-
off., étaient là pour le mal mulierum
Cupidus venenis, mal importé en France
dit-on, par les Navigateurs ou par
les compagnons de Christophe Colomb,
mal alors très en vogue dans les régiments.
Ils ont beaucoup de vieux trocapiers com-
mencés avec soin afin de pouvoir aller
à l'hôpital quand ils étaient trop embêtés.

par le service je n'aurais pas dû m'en
 aller de l'hôpital et j'aurais pu y rester
 encore si j'en avais voulu. Mais je n'en avais
 pas le droit. L'avancement en est encore
 à l'hôpital. on m'avait nommé
 caporal de voltigeurs grad. dans lequel
 je m'étais si bien trouvé dans mon
 premier congé. Je ne pouvais plus
 rester à l'hôpital sous peine de être mal
 traité par mes nouvelles collègues que
 je ne connaissais pas. J'étais nommé
 aux voltigeurs de troisième bataillon qui
 était celle tenue garnison à Avignon.
 Ce fut donc à Avignon que j'allai le
 jour même de ma sortie de l'hôpital.
 J'avais le train à Aix et j'arrivai le
 soir dans ma nouvelle compagnie qui
 était logée dans le palais des papes.
 L'appel du soir était fait les soldats étaient
 déjà couchés. Un voltigeur de ma
 nouvelle compagnie se garda la porte
 du palais vint me conduire à la chambre
 et annonça le nouveau caporal.
 Aussitôt que j'entrai dans la chambre une
 voix forte paraissant sérieuse et autoritaire

2. J'ai entendu: « Allons la bas les
caporaux, Sibout et vite à la cantine
pour recevoir le nouveau collègue qui
nous arrive. » Nous rejoindrions ensemble
des divers parties de la vaste chambre
Où, où nous y sommes. En même
temps les voltigeurs de la huitième esquadron
m'appelaient: « Ici caporal votre lit est
prêt. » - On savait que je devais arriver
le jour là ou le lendemain. Bientôt j.
je fus entouré par les sept nouveaux
collègues et nous descendîmes à la
cantine. Celui qui avait donné
l'ordre aux collègues de se lever commanda
un punch moutu à la mode italienne
je ne connaissais aucun de ces nouveaux
collègues. Sur sept qu'ils étaient là, il
y en avait six anciens sous-officiers
comme moi et tous les six étaient
corses. L'aîné, le jeune était un nor-
mand. Les six anciens sous-offs
avaient comme moi, ils avaient pris
leur congé après sept ans de service.
Deux d'entre eux partaient même après
quatorze années. Mais n'ayant pas

trouvés de moyens d'existence ailleurs
ils revinrent au régiment. La réception
fut donc comme une réception de sous
officiers. on but punch sur punch tout
en causant de choses diverses. Mais bientôt
les corses se mirent à parler italien
et furent bien surpris de voir que je
continuais la conversation avec eux
comme s'ils n'avaient pas changé de
langue. Seul le pauvre normand
ne pouvait plus rien comprendre.
Le vieux, celui qui paraissait avoir une
certaine autorité sur les autres, avait
quelques prétentions littéraires. Il comme
son Dante et son Borghetto Rosso
à fond et me recita quelques vers
de la Divina Comédia et de la Jérusalem
libérée. Mais il fallait quitter la
cantine car déjà l'extinction des feux
était sonnée. En sortant dans la grande
chambre le vieux collègue me dit
que cette vaste pièce avait été servie
de salle à manger autrefois avec
popes d'Avignons. Tout au fond
de cette salle il y avait la chambre
noire au coin de laquelle se trouvait

ce fruit sinistre appelé les ouléettes
où les papes et leurs cardinaux faisaient
jeter les victimes qui avaient survécu à
leurs orgies, comme Marguerite de Bour-
gogne faisait jeter les sœurs dans la
Seine par les ouléettes de Bourges.
Cette première nuit passée dans ce palais
ou tant d'orgies et de crimes se déroulaient
jouis fut pour moi une nuit d'ou-
léettes rêvées. J'eus la vision des horreurs
des crimes qui commencent à danser cette
salle même ces monstres appelés papes
et cardinaux, bien dignes de leurs
collègues et confrères de Rome. Le pape
111. Jean XII. Benoît VI. Boniface VII, Boniface
IX dit l'antichrist, Victor, Alexandre VI, etc.
tous ouléettes, faiseurs, bandits et assassins.
A mon réveil j'étais troublé de sauer.
il faisait jour et je jetai mes regards
sur le plafond de cet ancien logis or-
thodoxe. On y voyait encore des scènes
de peinture où étaient représentées,
dans la tenue d'Éve, les Vénus, les amphi-
thes Nymphes et les Bacchantes pour exciter
les appétits sensuels des papes Sylvestres, comme
ils les excitent par ailleurs par des mots et des

liquors aphrodisiaques. Mais je fus de
 mes contemplations & réflexions par la voix
 du vieux collègue de coin de bar qui
 commençait: (Allons, tout le monde se bou-
 pliez les couvertes les draps & les matelots
 sur les pieds des lits, & ouvrez les croisées.)
 Et tout cela fut exécuté ponctuellement
 sans bruit & sans observation. Voici ce
 caporal modèle dont j'ai si souvent parlé
 le seul que j'ai rencontré dans ma carrière
 militaire. Là il était chef de chambre
 dans le plus ancien des régiments, & comme
 la compagnie était toute dans cette chambre
 il avait la responsabilité de toute la compa-
 gnie responsabilité bien légère de reste. Dans
 cette compagnie s'élevait ce qu'il n'y avait
 que des hommes choisis parmi les meilleurs
 chacun commençait ses devoirs & les remplissait
 régulièrement. Les sous-officiers & les officiers
 dans cette compagnie n'étaient pas obsolescences
 qui se figuraient aux exercices & aux parades.
 Il était de mode d'être alors que les corps
 étaient tous très bons ou très mauvais
 alors le vieux collègue qui fut bientôt
 mon intime ami, était un de la première
 catégorie, car il était réellement bon

et bon porteur, il commandait à fond toutes
les règles militaires et les théories et savait
les faire exécuter avec une autorité toute
paternelle, sans affectation, sans bassesses,
sans aucune expression grossière ou inconvenante
comme on avait l'habitude de le faire les
plus forts des généraux du temps. En avançant
il ne fallait pas non plus qu'un de ses
supérieurs, fût-il le colonel, ou régiment, vînt
le commander grossièrement, ou obéissant
à lui ordonner quelque chose contraire
aux règlements ou à la théorie et ne se
générait pas pour rappeler à l'ordre ou aux
règlements le supérieur ignorant ou malotru
au risque de se faire punir. Mais il estimait
qu'il valait mieux faire quatre ou huit jours
de salle de police que de commettre une sottise
ou une lâcheté. Et c'était pour cela, pour
vouloir rester et maintenir chacun dans
le droit chemin, dans le règlement, dans
l'ordre sans la justice et la raison
que ce bon corps, que certains faisaient un
excellent capitaine, commandant et
même colonel, n'était encore à 17
ans de service que simple caporal
de voltigeurs. Hélas le savoir,

le talent, l'esprit d'indépendance, le
 courage, l'amour de la justice et de la dignité
 ne sont pas des titres donnant droit à
 l'avancement dans l'armée. Les enfants
 des riches, les fils à papa, après avoir
 passé quelques temps, pour la forme, à l'in-
 stitut ou à l'école technique, peuvent se payer
 un costume d'officier pour aller ballader
 et parader dans les rues, les théâtres et les
 salons. Ceux-ci ne sont pas soldats,
 pas plus qu'un ingénieur sortant des
 mêmes écoles n'est maçon ni cantonnier.
 Mais un simple soldat qui veut arriver
 à ces grades il faut qu'il passe par
 les gendarmes, par l'église et le confessionnal,
 c'est-à-dire par toutes les hypocrisies,
 toutes les bassesses, toutes les platitudes
 et toutes les lâchetés possibles.

Enfin le vieux corse et moi devîmes
 bientôt de ces vrais camarades. Le breton
 et le corse s'entendaient fort bien, nous
 étions de ces philosophes, de ces érudits
 à rencontrer ensemble dans l'armée.

Nous pouvions causer et discuter sur
 bien de choses. Car le collègue n'a pas
 peur de s'occuper de son avenir, exempt de

glorieuse d'ambition, et n'ayant pas
perdu dans l'obscurité de son
bon sens naturel ni sa raison
et tout mis à étudier, à penser et à
réfléchir. Malheureusement il avait
passé par l'école. or à l'école on
commence toujours par enseigner aux
enfants le faux, le mensonge, la fausse
science et la fausse morale. Et toutes
ces notions fausses dont on remplit les
jeunes cervelles y restent toujours gravées.
Les jésuites qui dirigent toujours nos
écoles pour le plus grand bonheur des
exploiteurs de l'ignorance le savent bien
et ne veulent pas changer de système
d'enseignement. Et voilà pourquoi
mon nouvel ami qui se croyait savant
ne l'était que dans les fausses sciences
il connaissait un peu l'histoire générale
arrangée par Bossuet, l'histoire de France
mitonnée avec petits vicignons par
Lacretelle, l'histoire de Napoléon arrangée
par lui-même ou par ses amis et
administrateurs. Et il avait pris pour
vrais toutes les erreurs, tous les mensonges.

A toutes les faussetés répandues dans
 les livres ^{obliques} par ces exploiters de l'humanité,
 pour hères et pour dieux tous ces bandes
 et assassins que ne sont que des monstres.
 En un mot l'amico Orticoni - tel que
 son nom - manquait d'esprit critique et
 esprit dormait chez lui, comme il dort
 de suite chez presque tous les malheureux
 exploités; c'est esprit, le seul qui élève l'homme
 lui donne seule force morale et de la dignité
 ayant été aveté, hypnotisé, empoisonné
 à l'école ou il est devenu de suite une
 machine à se voir, ou il faut toujours prendre pour
 bonnes toutes les fausses monnaies qu'on
 y distribue. Avec les gens complètement
 empoisonnés dans ces écoles il est inutile,
 et même impossible de discuter. Mais
 comme je l'ai déjà dit, mon nouvel ami
 n'y avait pas tout laissé; il lui était
 resté un peu de son bon sens et de son
 esprit naturel. Et comme l'on dit, avec
 un homme d'esprit il y a toujours de la
 ressource. Nous pûmes raisonner en
 vrai philosophes, et je fis bientôt comprendre
 à l'amico Orticoni les grossières erreurs

Dans lesquelles il se trouvait encore au
sujet des hommes & des choses de ce monde
je lui fis comprendre facilement que
les sciences naturelles dans lesquelles il
n'avait pas été instruit sont en tout et
partout en flagrante contradiction avec
ces prétendues sciences théo-psychologiques
avec lesquelles on lui avait bourré le cerveau
que ces prétendues sciences ne pouvaient
être par conséquent que des mensonges
inventés par des charlatans, des faiseurs
de malins afin de pouvoir plus facilement
et plus lucrativement conduire & exploiter
les troupeaux humains. — Nous faisons
ainsi de longues promenades dans les campagnes
avec nous-mêmes causant, discutant, philosophant
en deux langues, tantôt en italien, tantôt
en français. Nous sommes aussi, quand
nous sommes riches, faire une partie de
billard ou d'échec; car l'amico était
amateur de grands jeux, des jeux scienti-
fiques & artistiques, car il faut de la science
et de l'art pour jouer ces jeux.

Mais nous ne restâmes pas long temps
à Avignon. Bientôt il fallut retourner

a Aix pour y prendre et pour nous
 exercer un nouvel armement avec lequel
 nous serions aller combattre les Italiens
 pour lesquels huit ans au paravant
 nous avions versé notre sang. Ils sont
 les copiers des coquins qui gouvernent le
 monde; - tantôt ils sont pour les peuples
 entre eux en amis et en frères, tandis qu'ils
 les excitent les uns contre les autres pour
 s'égorguer comme des tigres. - Le nouveau
 fusil qu'on nous donna portait le nom
 de son inventeur, Chas pot mais que les
 soldats avaient interprété autrement, ils
 croyaient que cela voulait dire chassapoteux
 ce fusil était du reste le même que le fusil
 Dreyss avec lequel les prussiens avaient
 vaincu les autrichiens à Sadova l'année
 avant, en 1866. Chas pot y avait seulement
 adopté une nouvelle en la chargeant avec
 une classe mobile, laquelle se gonflant par
 la force du choc empêchait les gaz de
 venir dans les yeux du tireur, qui venant
 tirait on avec le fusil prussien.

N'importe, ce nouveau fusil apportait
 une véritable révolution au régiment
 d'infanterie

pour les officiers sous officiers et coporaux
avec ce fait toutes les manœuvres étaient dressées
et portant toutes les théories. Et c'était les
le châtiment des grades la plus part de ces
malheureux qui avaient eu tant de peine
pour faire entrer dans leur cervelle quel que
bricabrac de l'ancienne théorie comment faire
pour y faire entrer la nouvelle autrement
compliquée que la vieille. Cependant les faits
étaient arrivés, on distribuait d'abord aux sous
officiers et coporaux au même temps on nous
donnait la nouvelle théorie. puis on nous
dit de nous dépêcher d'apprendre la nouvelle
encloture de toutes les pièces du Chas pol
que on appelait aussi fait à aiguille, le
démontage et le remontage, la manœuvre
s'en servir en guerre et en manœuvre
on se pouvoit la apprendre aux soldats
le plus tôt possible car les événements se précipitaient.
Le pape était menacé dans Rome, à malgre
sa légion romaine ses zouaves pontificaux,
son Dieu jesus, saint pierre, la vierge Marie
Michel et tous ses anges, le vieux Napoléon
tremblait de perdre son royaume temporel;
et même que ce royaume valait encore mieux

que ce fameux royaume celste le seul dont se
 réclamait son patron jesus. Et c'était pour
 ça qu'il faisait appel à son copain, compère
 et compère Badinguet, comme en 1847. Et le
 compère qui avait promis en 1857 de faire
 l'itêre libre des alpes à l'adriatique, de
 réunir tous les peuples italiens en un seul
 royaume, envoyait maintenant ses soldats
 pour empêcher que cette union se fasse.
 Nous eumes de la besogne pendant un
 moment à apprendre tous les trucs du nouveau
 fusil et à les démontrer ensuite aux soldats.
 Pour la nouvelle théorie, le vrai chef de
 collègues, il ne fut qu'un jeu pour moi.
 Elle me fournit même l'occasion de gagner
 un pari, en punch month. En effet j'avais
 parié avec tous les copains et sergents de la
 compagnie que la première fois qu'on m'appela
 à réciter cette nouvelle théorie je la réciterais
 toute entière du premier article jusqu'au
 dernier. Et je fus appelé trois jours après
 avoir reçu cette théorie le réitérant
 l'adjudant et l'adjudant major. Cela ne
 m'avait pas empêché de gagner mon pari
 à la stupefaction de l'adjudant et de l'adjudant
 major. Et de tous les sous-officiers et caporaux qui
 se trouvaient là.

Mon ami Orticconi me disait alors.

Corpo De Mallo. Je ne m'étonne plus
maintenant que vous sachiez toutes les histoires du monde
d'autres encore) - Et moi lui dis-je, je serais
étonné que vous autre il vous faille des semaines
et des mois pour trouver quelques articles de ces
thèses. Ce sont vos cervaux si je ne savais
que ces cervaux ont passé par les écoles ou
ils ont été boursés de bêtises et d'absurdités
de sorte qu'il ne reste plus de place pour
y loger autre chose. Ces maisons d'éducation
d'instruction ne sont que des
maisons d'abrutissement et de corruption.
Ce n'est pas en mettant les oiseaux en cages qu'ils
leur apprend à voler et à chercher leur nourriture.
Les enfants qui n'ont pas les aptitudes, ni les
facultés ni la volonté pour apprendre, n'apprennent
rien sans ces maisons que les vices, ceux
qui ont les aptitudes, les facultés et la volonté
peuvent apprendre partout mais surtout en
plein air et en liberté, en présence de la nature
et de ses nombreux éléments. J'ai déjà fait
cette constatation en Afrique et je puis le
prouver par moi-même).
Cependant le régime fut complètement

pourvu de nouvel armement et se
 tenait prêt à aller l'essayer sur le champ
 de bataille. Déjà plusieurs bataillons
 d'autres régiments avaient passé à Aix
 allant s'embarquer à Gênes. Nous
 attendions notre tour. Mais voilà que
 tout à coup nous vîmes un de ces
 bataillons qui avait passé à Aix revenir.
 La campagne était terminée. Dans un
 seul combat, à Mentana, Garibaldi le
 grand patriote italien fut encore battu
 par les français pour le plus grand bonheur
 du vieux Mastai qui chantait un beau
 te Deum, ou plutôt un Te laudamus
 l'Empereur, car il avait dit lui-même
 que c'était grâce à ce merveilleux fusi
 de Chas pot qui l'aiderait encore maître
 à Rome, pas pour longtemps cependant.
 Garibaldi avait juré de faire de Rome
 la capitale de l'Italie, et il ne manqua
 pas, malgré les prédictions du grand prophète
 du temps notamment Rochas qui avait dit
 en plein senat que jamais Rome ne
 serait à l'Italie et Veuillot qui disait
 « Il ne peuvent s'écarter contre le pouvoir
 temporel du pape, il n'en ont de s'écarter »

une telle ligne: ils ne renonceraient pas. La
puissance temporelle est trop utile à l'église
pour que Dieu ne continue pas en sa faveur
la puissance qui l'a fondée et consacrée))
par ses prophéties. Moins de trois ans après
Mastri fut obligé de capituler avec toutes ses
puissances divines et humaines, à Rome devant
le capitole, de l'Italie. Hélas Badinguet
n'était plus là pour le soutenir. Les ^{deux} coquins
les deux anciens conjurés de Naples qui
avaient tous deux des protection royales ou
impériales, l'un la Couronne de France, l'autre
à la tête et à la Couronne d'Espagne, s'étaient
promis aide et protection et tous deux ainsi
arrivèrent à leurs buts. Mais tous deux
tomberent aussi ensemble presque le même
jour et. Sic transit gloria mundi.

Nous étions arrivés au premier janvier
1868. et voilà que ce jour là on vient nous
annoncer, à l'amico orticoni et à moi, que
nous étions nommés sergents. Bon dit
orticoni, les deux philosophes. Aussitôt
il attrape ma ténèque et le dienne, les porte
au tambour pour y coudre ses galons mor
à la place des galons en laine. Une heure

après nous s'otient du quater avec nos
nouveaux collègues pour souhaiter la bonne
venue à nos officiers, presque nous portons
aussi maintenant le nom d'officiers en
dessous. Et le son même nous assistant
à un colossal punch que les officiers du
régiment offrent à leurs sous-^{off.}

A Aix tous les sous-officiers du même bataillon
logent dans la même chambre. Nous
nous trouvons donc encore tous les 3^{es}
ortions et moi réunis, car j. t. est nommé
à la 2^{me} de trois et lui à la 3^{ème} du
même bataillon. Nous trouvons une
belle chambre de sous-^{off.}, une collection
de tous les types. on distinguait alors dans
l'armée quatre types de sous-^{off.}, le
chargent le chargent, le sergent et le sergent.
Le chargent était celui dont la boucle de
son et l'assignée avaient complètement
acheté d'acheter, le chargent était celui
chez qui cette « boucle de son » et cette assignée
étaient en pleine activité de travail, c'était
le type le plus dangereux; le sergent était
celui chez qui (l'assignée) ne faisait encore
que d'entrer; le sergent était le vrai type

De tous officiers portant des galons et brevonne
ses galons dans le service comme hors de
service. Malheureusement il y en avait
peu dans cette catégorie, plus nombreux
étaient ceux des deux premières catégories.
Il y en avait aussi les de tous les pays,
de tous les métiers et de toutes les religions
ce qui donnait souvent lieu à des discussions
ou plutôt à des disputes très envenimées
dans lesquelles s'échangeaient toutes ces belles
épithètes des chambres de solats et qui
forment toute une langue à part connue
à l'Académie et que ni Rameau ni
Rochonnet ne comptaient même ^{pas} qu'on
soient présentés comme les types les plus
avancés dans la science lexicographique
militaire. — Cependant nous avions aussi
un chef de chambre, le plus ancien
en grade bien entendu. Et celui-là était
justement un chérubin, c'est à dire le type
chez lequel l'entraînement était en pleine
activité. Et en outre il était ou se disait
au moins, franc-maçon, c'est à dire un
homme sans peur et sans reproche, comme
il le disait lui-même, et généralement on le
croyait. ayant la responsabilité de la

pas partie et se l'orde dans la chambre
 il se faisait très bien obéir sans explication.
 Car beaucoup craignaient d'être provoqué
 par lui sur le terrain ce qui ne manquait
 jamais de faire en cas d'insulte. — Dans ces
 disputes grossières, stupides et énormes il
 en arrivoit souvent entre juifs, protestants
 et catholiques. Mais là les disputeurs n'allaient
 pas loin, car le chef, le franc-maçon de son
 coin leur disait de sa voix forte et autoritaire
 « Voulez vous me f... la paix avec vos saïs
 bons Dieux de m... », et si quelqu'un voulait
 protester il lui disait descutez. Si vous
 n'êtes pas content, vous savez, les fleures
 sont là qui ne sont pas faites pour infiler
 des paroles. Mon ami Ottoboni et moi
 nous n'entrions jamais dans ces disputes
 grossières et idiotes. L'ami avait un jeu
 d'échecs et quand nous étions obligés d'entrer
 à la chambre pour le service de demain ou
 autre nous nous amusions le grand jeu
 sans que les autres ny compromissions rien.
 Quand nous étions libres nous allions
 nous promener à la campagne toujours en
 philosophant, et le soir nous allions faire
 une partie de billard. Une fois par

une belle journée d'été nous étions allés
visiter le camp de Marius duquel l'ami
avait aussi entendu parler mais dont il
ne connaissait que très vaguement l'histoire.

Nous nous étions assis sur le thym et le
romarin aux senteurs balsamiques où s'étaient
assis d'ailleurs autrefois les soldats de Marius.
L'ami me dit de lui raconter l'histoire
de ce grand général romain notamment
en ce qui concernait le camp qui portait
encore son nom. Je ne fus point long
à satisfaire mon vieux collègue. Toute
l'histoire romaine m'étant si parfaitement
expliquée par mon jeune précepteur la bas
à l'ambulance de Kamick, et comme
mon magasin mnémonique recueillait
tout et conserve tout je lui détaillai
en quelques instants l'histoire de Marius
oncle de César. Ce général plébéien
qui s'était arrêté au Asia en revenant
de Carthage dans l'intention d'arrêter
ces barbares Cimbres ou Kimris qui
depuis plusieurs années s'étaient pillés
incendés et ravagés l'Europe
occidentale et qui en ce moment lui
étaient en Espagne. Mais Marius

On entendre près de deux ans dans
 ce camp, car les barbares trouvaient
 belle l'Espagne et ne la quittaient que lorsqu'
 eurent tout pillé. Les soldats de Marius
 s'empourentaient dans l'oisiveté, et ce ne fut
 que par les promesses de riches butins que
 Marius put les y tenir, car il était sûr
 que ces barbares passeraient par là pour
 aller faire à Rome ce qu'ils avaient fait
 partout ailleurs. - Ils arrivèrent enfin
 et passèrent au-dessous de Camp avec leurs
 chariots chargés de richesses immenses, ils
 marchèrent tout une journée à siffler sous
 le nez des romains et se moquant d'eux.
 Ces terribles guerriers qui n'avaient trouvé
 aucun peuple pour les arrêter, pensaient
 sans doute que ce n'aurait pas été une
 simple légion de mercenaires qui les
 aurait empêchés d'aller à Rome.
 Marius les laissa passer sans dire un
 mot. Mais la nuit venue il descendit
 dans la plaine où les barbares étaient
 campés en cercle les chariots formant
 remparts sur toutes les faces. Marius
 avait partagé ses hommes en trois
 portes

une partie alla en avant du Camp
pour que les barbares s'y aient sin aller
les deux autres punitiers sans bruit
dans le camp par les deux faces latérales
leur haches alla main et coupèrent les
barbares au milieu du sommeil. Ce
fut alors une boucherie épouvantable
les cimbres en se réveillant dans les
ténèbres en pressant de cris de faibles, se
massacraient les uns les autres. Un certain
nombre avaient pris la fuite mais aller
tomber justement dans les jambes de
soldats que Marius avait envoyés
là exprès en provision de cette fuite. Tous
ces Romains furent informés sauf une
troupe que Marius voulait conserver
pour orner son char de triomphe lorsqu'il
entrerait à Rome vainqueur et en
sauveur. car là il venait de sauver
la ville de Rome et l'Italie de ces
terribles ravageurs. Mais en chemin
pour aller à Rome les prisonniers
apparus à leur vainqueur qui n'avait
pas encore situés tous les Cimbres
en Espagne situés dans

un de ces colomes, une qui devait passer
 par Aix et l'autre par Grenoble.
 Alors Marius au lieu d'aller à Rome
 marcha vers la Lombardie ou il rencontrait
 pacifiquement le Decurie colomes qui
 fut exterminé également comme le premier.
 Voilà dit-on à l'antique, un peu de mots
 l'histoire de ce Camp de Marius sans lequel
 les mercenaires comme nous pourrions
 deux ans à attendre l'ennemi, mais ils
 furent richement récompensés de leur
 peine, car ces la furent chassés de
 fait de la richesse que ces barbares trouvaient
 avec eux. Ces généraux romains avaient
 une meilleure façon de récompenser leurs
 soldats que nos généraux modernes qui
 sont aussi grands pillards, et aussi grands
 voleurs que les généraux romains, mais
 ils ont soin de garder tout le butin
 avec eux. Montauban, dit politique
 a volé 50 millions la loi a pillé;
 Forey, Salgny A. Bazaine en ont
 volé plus encore que Maxime, mais
 nous autres pauvres mercenaires nous
 n'avons pas le jeu de la loi.

Quelle saine mémoire que vous avez
mes si cortoisie quand j'en fini avec Marius
oh, si je cela n'est rien de tout. et pour
vous raconter ainsi toute l'histoire de ces
grands romains qui commencerent par
un romain s'avanturer, et de bandes et
qui s'envenant les mœurs de monde,
aussi bien que je vous raconterai l'histoire
de la décadence de ce vaste empire romain
qui commence avec Tibère et qui finit
avec Constantin, par le grand, l'assassin,
mais le tout petit Constantin qui s'immortalise
sans l'objection et la boue avec les derniers
vestiges des romains sous les acens de
Constantinople, appelé alors Bizance.
Enfin mon ami, il n'y a guère d'histoire
au monde ni même de légendes mythologiques
ou autres que je ne pourrai vous passer
les ayant toutes lues ou entendues raconter
et comme ma cervelle retient tout, les choses
sérieuses comme les choses futiles ou obscures
je puis les donner à qui les demande.
Et je puis les donner à bon marché pour
quelles ne m'ont rien coûté.
De l'histoire de Marius nous venons

à parler de celle de Napoléon, son
 grand compatriote. Celle-là il la commandait,
 mais seulement l'historien invite par les
 amis à Napoléon du terrible Corse qui ont
 fait de lui un héros, signe de plus ^{grand} héros
 d'Homère, un grand homme, un grand législateur,
 un dieu, enfin. Tandis que les historiens français
 et impartiaux, philosophes et humanitaires
 n'ont trouvé en lui qu'un tyran implacable,
 un ravageur, un bandit et un assassin.
 Cependant l'amico ne se fâchait pas
 quand je lui montrais le revers de la médaille
 Napoléonienne. — A Aix nous avions
 trouvé un vieux philosophe et un philosophe
 savant mais un savant méconnu. Il avait
 écrit plusieurs manuscrits sur la chimie et
 la physique. en ce moment il s'occupait
 de météorologie; il avait inventé un
 nouveau baromètre pour lequel il avait
 demandé un brevet et une place à l'exposition
 de 1867. Mais tout lui fut refusé. Et il
 tempêtait contre ces prétendus savants
 de l'académie qui n'étaient que des ignorants
 et des imbéciles, ne comprenant rien dans
 les sciences auxquelles ils étaient membres
 de l'académie des sciences.

Nous allions souvent voir ce savant
qui était toujours heureux de nous revoir
parce que en nous il trouvait infinis de
questions et de ces de maîtres. Aussi il
était heureux de faire devant nous
des expériences physiques et chimiques avec
de longues et savantes explications. moi
j'avais vu à Paris et à Poitiers faire
toutes ces expériences en grand; mais mon
ami n'en avait jamais vu. Aussi en
voyait-il avec intérêt sans même comprendre
très bien ces expériences ni les savantes
explications de maître, celui-ci n'employant
sans ces explications que les termes techniques
aussi après, quand nous allions nous
promener sur la route, il me demandait
des suppléments d'explication en termes
moins techniques que je m'ingéniais
de lui donner volontiers. Je commençais
par lui dire, d'abord que les sciences
matérielles, les seules utiles à l'homme,
mettent à néant les prétendues sciences
métaphysiques, théologiques et théologiques
et confondent tous ces farceurs de
fabriquants et de promoteurs de dieux,
d'anges et de démons, de paradis de perdition.

à l'enfer. Puis je lui dis que par
 les expériences chimiques dans le laboratoire
 du soirant il avait pu voir que toutes
 les corps de la nature animale, végétale
 & minérale sont composés des mêmes
 éléments, que ces éléments ne sont au
 nombre de quatre oxygène, hydrogène
 azote & carbone. Aussi le corps de la
 plus belle fille du monde est composé
 des mêmes éléments chimiques que le
 corps d'un crapaud & que tous les animaux
 sont composés des mêmes éléments que la végétation.
 Ces éléments, sous l'influence de la lumière
 de la chaleur & de l'humidité ne font
 que changer continuellement de forme
 passant alternativement de végétal à
 l'animal & vis versa. Les organes de
 l'animal transforment les végétaux en
 sang & en chair, & certains résidus que
 vous savez, et qui ne sentent pas précisément
 l'opoponax. Les organes de la végétation trans-
 forment ces résidus odorants, les chairs & le sang
 corrompus & décomposés en moëlle, en feuille
 en fleur, en racine, en grain, en fruit
 plus ou moins savoureux & nourrissants que
 les animaux transforment encore en chair, en

en sang et en fumier. Et ces transformations
ces compositions, décompositions, et re-compositions
continueront sur notre petite planète tant
qu'il y aura de la lumière, de la chaleur
de l'air et de l'humidité; mais qu'en sachant
de ces agents venir à manquer, tout sera
fini sur ce petit globe; car nous et végétaux
disparaîtront. Alors les Sages prêtres
pourront chanter: Requiem eternam dona
eis Domine. Mais cette fameuse science
chimique qui était autrefois une science sacrée
si elle nous fait voir, comment tous les
corps sont composés, les motifs, les incidents
très de tout accablés s'en servent pour nous
voter et nous empoisonner. Nous ne mangeons
plus et ne buvons plus rien de naturel,
et ne sommes plus que des mélanges chimiques
imitant plus ou moins le naturel. Et ces
industriels ont aussi trouvé dans la
physique, sœur jumelle de la chimie, des
forces considérables qui leur permettent de se
passer des forces humaines ou animales et
la mécanique, cousine germane de la physique
leur fournit des bras en fer et en acier qui
remplacent avantageusement les bras humains.

Du reste ces trois sciences, chimie, physique
 et mécanique finissent par rendre les bras
 et les mains de l'homme inutile porteur!
 Ça se pourrait bien, si l'artifice du train
 qui tout cela marche, ce n'est rien. Mais
 toutes ces choses vont servir encore la météoro-
 logie dont s'occupe actuellement le vain savoir.
 La météorologie, lui si je, est aussi une
 branche de la science physique, celle
 qui s'occupe de l'atmosphère et des
 phénomènes qui s'y passent, vents, pluie,
 neige, grêle, tonnerre, ouragans, cyclones,
 etc. Et c'est encore la science et l'homme
 à démonte tous les dieux. C'est pour ça
 Jupiter avec son fils Vulcain qui fabrique
 le tonnerre, Eole le vent, Iris la pluie
 et c'est Neptune qui fait sauter les
 flots de la mer. Enfin il y avait un Dieu
 ou une Déesse qui commandait à chaque
 phénomène de la nature. plus tard les
 caractères de tous ces Dieux en firent des
 saints qui remplissaient les mêmes fonctions.
 Aujourd'hui la science nous montre comment
 tous ces phénomènes se produisent. mais
 les ignorants encore fort nombreux croient
 toujours que ce sont les Dieux ou les saints

ou encore les Démon qui sont les maîtres
de ces éléments. D'autres encore qui ne
croient plus trop aux Dieux ni aux saints
attribuent tous ces phénomènes atmosphériques
à l'influence de la lune qui est aussi
innocente de ces phénomènes que les Dieux et
les saints. — Comment, dit mon ami
vous ne croyez pas non plus à l'influence
de la lune sur les phénomènes météoro-
logiques, lorsque les savants y croient. —
Non mon vieux collègue, je ne crois plus
plus à l'influence de la lune qu'à l'influence
des Dieux sur ces phénomènes naturels.
Les prétendus savants comme vous dites
y ont cru longtemps. Mais vous avez
entendu notre ami, le savant philosophe
nous dire que ces savants sont des imbéciles.
Je sais que le célèbre Arago avait aussi
cru instant à l'influence de notre satellite
sur les phénomènes météorologiques, mais
une simple réflexion lui fit comprendre
qu'il était dans l'erreur. Tous ces phénomènes
atmosphériques sont produits par le chaleur
du soleil, et les changements de temps et
de saison proviennent de la position
inclinaison de notre globe. Quand, dans

les premiers temps ce globe tournait horizo-
 talement il n'y avait pas de variations de
 chaud ni de saison. Les rayons du soleil
 tombaient constamment d'aplomb sur l'é-
 quateur et les deux pôles par conséquent
 étaient constamment dans l'obscurité, donc
 chaleur continue à l'équateur & froid
 continu aux pôles. Aujourd'hui que
 notre petit globe s'est redressé de 23 degrés
 ces deux pôles sont alternativement éclairés
 mais par ses rayons très obliques qui ne
 les rechauffent guère. Mais lorsque la boule
 terrestre sera complètement redressée sur ses
 pieds de corne elle sera également altern-
 tivement éclairée & chauffée dans toute
 ses parties, comme cela a lieu aujourd'hui
 & sur de nombreux siècles sans doute pour
 la planète Jupiter. Et voilà pourquoi la
 lune n'a aucune influence sur les phénomènes
 météorologiques elle exerce comme les corps
 célestes un mouvement d'attraction sur
 la terre, sa mer, et cette attraction se fait
 particulièrement remarquer dans le flux
 et le reflux de la mer. — Enfin je
 prouverai facilement à mon ami l'orthonome
 que la lune n'exerce et ne peut exercer

Aucune influence sur les phénomènes
météorologiques de notre petit globe comme
la moindre petite inflexion ou d'observation
pourrait le faire comprendre à tout le monde
Mais les lettrés aussi nombreux que les
fanatiques ne réfléchissent pas et n'observent
rien ils se contentent de répéter et d'affir-
mer toutes les erreurs et toutes les sottises
dont on a bouché leurs yeux.

Un jour en nous promenant et
philosophant dans les sentiers des champs
d'air nous nous trouvâmes en face
d'un petit vicil à la porte duquel
il y avait une enseigne en grosses lettres
ainsi écrite: Marcellin, apiculteur
praticien. — Quel métier que celui-ci
demande-t-on à Marcellin. — Ce n'est que
celui d'élever d'abeilles. Mais pendant
que nous causions à la porte Mr.
l'apiculteur qui se promenait sous les
arbres de son établissement apicole vint
très poliment nous inviter à entrer
dans son ermitage; car c'est un
véritable ermitage qu'il habite
par plusieurs millions d'habitants ailés

Il nous fit voir son rucher, un modèle
 nouveau, c'était une longue baraque
 dans laquelle les ruches étaient placées en
 rang superposés. Les abeilles sortaient et
 entraient dans leur ruche respective par
 des fentes pratiquées dans le mur, chaque
 fente correspondant exactement à une
 ruche. Chaque ruche avait une vitre sur
 le devant par laquelle l'apiculteur pouvait
 examiner l'état intérieur de la ruche
 sans déranger les abeilles et sans en être
 incommodé. Les ruches étaient carrées et
 en bois de sapin. Il en mettait deux
 les unes sur les autres et quand elles étaient
 pleines toutes les deux il prenait celle
 dessus et plaçait une ruche vide en
 dessous de l'autre. C'était très simple et très
 commode; il ne risquait jamais d'être
 piqué par ses abeilles. Il n'avait pas
 besoin de sacrifier ces bonnes ouvrières,
 de les étouffer, comme cela se fait presque
 partout, pour prendre leurs produits.
 Quand nous eûmes tout vu il nous conduisit
 dans sa bastide, petite maisonnette sans étage
 mais dans laquelle rien ne manquait pour le
 confortable. Il nous fit boire de toutes

sortes de liqueurs fabriquées par lui avec
du miel & son lait. nous mangions aussi
des gâteaux au miel, car tout est au miel
chez lui comme chez les Dieux du nord.
Il avait écrit une brochure expliquant son
système au'il expédier pour deux paquets
cinquante à ceux qui lui en feraient la demande.
Il allait aussi dans les châteaux donner
des leçons pratiques à certains seigneurs
qui voulaient se distraire avec les abeilles.
Enfin mon ami & moi avions conclu
que cet homme devait être assurément le
plus heureux du monde, et Orticone
dit ensuite qu'il ne manquait plus de
suivre son système dès qu'il aurait fini
son temps de service. Moi j'en disais
autant. Mais malheureusement je vis que
ce système de culture antédiluvien forcé
des abeilles n'était applicable que dans
les pays chauds où les abeilles trouvent
à butiner presque toute l'année. En
Bretagne la saison du miel ne dure
que quelques semaines, fin juillet & commençant
d'août; & si le temps devient mauvais
pendant ces quelques semaines l'année mellifère
est nulle. Néanmoins un spéculateur soigneux

peut obtenir de cinq à six francs par an et
par ruche de sorte qu'avec une centaine
il pourrait vivre comme seigneur.

A partir de ce jour nous portions continuellement
d'abeilles et de nos projets d'existence future.
La belle existence indépendante de cet ermite
apiculteur nous avait porté envie. Orties
avait déjà un frère en Corse, médecin il,
qui vivait aisé non avec ses abeilles mais
avec ses poules et ses lapins. Un vieux phé-
sophe comme lui se moquait des grandeurs
et des gloires de ce monde. Nous
retournâmes plusieurs fois encore chez
l'ermite apiphile ou nous étions toujours
bien reçus ainsi que chez le savant physicien
météorologiste. Celui-ci recevait aussi une
vieille dame qui venait chez lui causer
littérature. Un jour nous nous trouvâmes
avec elle. A près avoir causé, raisonné
et raisonné sur beaucoup d'hommes
plus ou moins célèbres et de leurs œuvres,
la dame vint à parler de Renan
dont on venait de publier la septième
édition de sa vie de Jésus. Elle était
catholique et qu'on voyait beaucoup la

littérature profane elle restait attachée
au culte de Jésus & de Marie Joachim
et elle en voulait à Renan d'avoir voulu
détourner ce roi des rois, elle parlait
même d'écrire un ouvrage pour confondre
ce renégat, et impie. Alors je dis à
la Dame qu'elle s'adressait ainsi Renan
et ses disciples à remplir leurs coisces
car cet évangile jésuitique aussi stupide
que les évangiles Israélites, n'a eu de
la vogue que parce que de grands hommes
s'étaient mis à l'attaquer afin de le faire
connaître. Ce fut ainsi que le peuple
prophète et Napoléon Bonaparte furent
connaître l'existence de ce cinquième évangile
en frappant l'auteur, l'un en le chassant
d'Angleterre et l'autre de l'enseignement
Renan et son disciple se froteront les mains
et se taperont sur le ventre de ce couplet,
ça leur vaudra des millions. — Je ne sais
pas ce que la Dame pensa de ma observation
mais je crois bien qu'elle n'écrivait rien
contre Renan, je n'en ai plus entendu parler.

Ce fut en ce temps-là que l'empereur
commença à désorganiser son armée

le leur,

pour le plus grand plaisir des premiers, puis d'autres en leur honneur
 par la suppression des compagnies d'élite
 grenadiers et voltigeurs, ces compagnies
 qui rendaient tant de services à la guerre et
 qui étaient un stimulant pour les simples
 soldats illettrés qui ne pouvaient avoir d'autre
 ambition que de devenir grenadiers ou
 voltigeurs. Les sous-officiers et caporaux ne
 pouvaient recevoir de plus grandes avances que
 d'être nommés dans ces compagnies d'élite
 Aussi ce fut un mécontentement général dans
 tous les régiments quand parut ce décret
 de démolition et de dissolution. - En
 même temps on refusait de rengager les
 vieux soldats qui avaient plus de quatre
 années de service. On estimait que quatorze
 années de bons services avaient servi
 comme toutes les forces de l'homme
 encore était sept ans de plus que ne
 voulait l'artillerie, car cette canaille
 disait qu'un bon soldat avait été usé
 aussi quand il avait usé une capote dont
 la durée réglementaire était de sept ans.

Mon ami Orteloni qui était à la fin
 de son troisième congé disait: me voilà bien
 arrangé maintenant, obligé d'aller mendier
 mon pain après 21 ans de service

Et les abeilles, lui dis je, — A oui c'est
vrai. Vivre a la façon de notre ami
l'apiculteur, ce n'est pas mauvais. Mais en
faut il avoir un certain capital pour
commencer. — Votre père qui vit
avec des poules et des lapins, vous en dira
bien a vous et a votre apiculteur a côté
de lui. Cela ne doit pas coûter bien cher
en commençant petitement; ce qui est
le meilleur moyen de réussir. Tout qu'il
moi, qui vais être congédié dans quelques
mois, j'ai mon plan arrêté. Il y a chez
moi un endroit inhabité, ou même
qui ne l'a été jusqu'à présent que
par des loups, des renards, des sangliers, des
cerfs, des blaireaux, des lièvres, des lapins
et des oiseaux de toutes les espèces; puis aussi
par des lutins, des courcizans ou courcizots,
des fées, des bois et des eaux. Les premiers
de ces habitants, les loups, les sangliers et les
cerfs ont été pourvus, mais il reste encore le
petit gibier a poil et a plume, il y a
aussi une rivière dans laquelle on trouve
du saumon, des truites et des anguilles.
C'est dans ce bas fond rempli de bois de
ronce et de rochers que je compte aller

habiter mon ermitage. je pense qu'avec
 mes goûts si modestes et ma philosophie
 je pourrai y vivre en paix. si non il
 me restera toujours la ressource d'espérance, je
 prendrai le chemin du Nirvana, de
 même d'où je suis venu. Là il y a de
 la place pour tout le monde. je n'ai
 plus à demander rien à personne. la première
 fois que je retournerai chez moi à l'âge de 26 ans
 bien portant, sain et vigoureux et digne de
 travailler je n'aurai pas trouvé moyen de
 m'employer de nulle part, par conséquent il me
 serait inutile d'aller en demander aujourd'hui
 après quatorze années de service et autant de
 campagnes. je serais bien retourné la barbe
 au Mexique où j'aurais trouvé de l'emploi
 à choisir. mais ^{mon} nom commis tant de fois
 à de crimes dans ce pays que le nom
 français et et ma a jamais maudit ôlé
 de nom espagnol. J'ai un ami la barbe
 un riche et un savant qui me recevrait chez
 ses bons vœux mais il ne pourrait pas empêcher
 les autres de me maudire en qualité de français.
 Ce sera donc dans ma vieille Bretagne
 que je retournerai, et j'ai m'habiter dans
 ces baisses et ces rochers qu'on appelle le

stang Odeh aupais ou quel j'ai passé
mon enfance. Le stang ressemble un
peu à vos marais de la Corse puisque
ce fut là que plusieurs ^{amis} réfractaires
allèrent se cacher pendant la Terreur.
L'amico filosofo m'approuva et nous
allâmes faire une partie de billard.
Cependant nous devions bientôt quitter
Aïse, car, comme je l'ai déjà dit, les
troupes en ce temps-là ne moisissaient
plus dans les garnisons. L'empereur monté
sur le trône par la force ne pouvait
s'y soutenir que par la force. Et cette
force c'était l'armée, l'armée contre
la Nation, qu'il voulait toujours voir
en mouvement pour faire peur aux
«pékims». Nous voyageâmes alors en France
comme en pays ennemi, toujours menant
des effets, des ustensiles et des munitions
de guerre. Les grandes villes notamment
les villes frontières étaient constamment
comme en état de siège. Le préfet
le maire et le chef militaire tous nommés
par l'empereur et choisis parmi ses plus
fidèles étaient les maîtres absolus dans ces
villes, les sales pékims ne comptaient pas.

et ne fallait pas qu'un seul de ces pékins
 ouvrier ou bourgeois, essayât de se plaindre
 contre les actes du gouvernement, ni de
 vouloir parler de grève ouvrière autrement
 il était saisi immédiatement, menotté
 et expédié à Cayenne. C'était le beau temps.
 Les grands industriels, les patrons, les entrepreneurs
 pouvaient dormir tranquilles, ils n'avaient
 pas à craindre les grèves. Les autres exploitants
 des malheureux, les exploitants de corps et les
 exploitants de l'âme, les innombrables légions
 d'employés de l'Etat, depuis les simples gardes
 de Châteaux et gardes Champêtres jusqu'aux
 ministres n'avaient pas à craindre le contrôle
 ni la critique de leurs actes, fussent-ils
 plus criminels que tous les autres
 du criminel des criminels.

Nous quittons donc la belle cité
 provinciale sans savoir trop comme
 toujours, ou nous allons. On disait
 cependant que nous devions aller, au
 camp de Châlons, mais rien n'était
 certain. Car alors souvent une troupe
 en marche vers un point donné
 recevait l'ordre de s'arrêter sur un
 autre.

N'importe, et comme nous savions alors
la route d'Aix à Châlons n'est pas long
mais elle est longue. Nous avions en
effet toute la France à traverser de sud
au nord et en droite ligne, car les deux
pays se trouvent à peu près exactement sur
la même longitude. Seulement les chemins
ne sont pas tracés en droite ligne. — Nous
avions à traverser des pays que j'avais
déjà traversés plusieurs fois; la province
de Dauphiné, le Lyonnais, la Bourgogne
et les deux Champagnes. La Champagne
du vin et la Champagne des pierres à
fusil. Cependant nous fûmes arrêtés
à Lyon où nous logeâmes quelques jours
dans ces tristes casernes creusées comme
~~des~~ dans les flancs de la
montagne fourvière. On pensait que
nous allions rester dans cette garnison
l'affaire de tous les soldats. L'attente
n'y était plus; il était en terre, mais
on disait que les soldats n'avaient
rien perdu à l'échange. Heureusement
nous reçûmes l'ordre de continuer la route
à cette fois sans arrêt jusqu'au camp de
Châlons où nous arrivâmes fort à temps.

pour commencer les grandes manœuvres,
 histoire de ^{se} reposer. - L'empereur y arrivait
 aussi quelques jours après nous. Il y
 avait juste six ans que je l'avais vu en la
 ville. Mais cette fois là il était en tenue
 de triomphe venant de monter sa belle
 espagnole aux bœtons & aux Normands
 & allait à Reims se faire voter la sainte
 ampoule, la petite fiole d'huile céleste sur
 sa tête de criminel. En ce temps là quand
 son coiffeur avait posé une heure ou deux
 à lui masser & à lui marteler la figure, il était
 encore présentable. Mais hélas, maintenant
 plus moyen de s'aider ni de colporter
 les sales bœufs de ce triste masque. En le
 voyant passer près de nous j'ai cru
 réellement que c'était un masque d'un
 des plus vilains & des plus gâtés. Je
 pensais à la figure de Gasparino, ce
 personnage de Victor Hugo dont la figure
 faisait honneur à lui même. La belle
 Régence n'était pas de voyage cette fois.
 Seul le prince impérial suivait son
 gâté papa comme son digne fils
 & sa mère. Don Quichotte.

A mesure qu'il passait devant les Compagnons
les soldats du morin hurlaient un cri
par ordre et sur commandement: vive
l'empereur, vive l'impératrice, vive le prin-
cipal, et encore ces cris poussés sur
un ton plaintif étaient fort unis mûls
d'autres expressions caractéristiques qui se
terminaient aussi par eur, ice et al.
On fit cette année là, au camp de Chalons
plusieurs essais de nouvelles manœuvres
qui n'étaient que de véritables jeux d'enfant
et qui devaient faire sourire les officiers
étrangers venus de tout le pays du monde
pour voir ces manœuvres. Là je faillis
être tué par mon propre fusil. Ces
fameux Chas pots avaient été obligés
à la hâte et n'avaient même pas été
essayés. Je voyais bien que le mien
avait le canon faussé; j'en avais fait
l'observation à mon capitaine qui me
dit que ce n'était rien. Mais le premier
coup de feu que je tirai le canon
il se mit à tressaillir, et le coup
de recul fut tel que je tombai à la
renverse les quatre fers en l'air. On me
crut mort, mais je fus guéri avec une

contusion à l'épaule qui m'empêchait de
 rester des manœuvres avec lesquelles je
 n'avais plus rien à faire de reste, car j'allais
 bientôt être congédié pour la dernière
 et dernière fois. Il était inutile de songer
 de rester au régiment pour terminer la carrière
 j'en voyais partir tous les jours des soldats
 et des sous-officiers après quatorze années de
 service dont on n'en voulait plus; on les
 trouvait trop usés. Je vis partir un sergent
 major qui avait 21 ans de service et son
 huitième campagne. Le pauvre vieillard pleurait
 en partant. Il serait obligé d'aller mordre
 son pain après avoir donné tout son temps,
 sa jeunesse, ses forces à la patrie. Je ne pus
 m'empêcher de pleurer avec lui non sur mon
 propre sort que comme un mariage était
 aussi triste que celui de ce sergent-major, mais
 sur les injustices, les inquiétudes et les crimes
 dont sont victimes toujours et partout
 les malheureux exploités de la part d'une
 bande de gardiens et de conseillers qui s'offusquent
 de robes de toutes couleurs, de cosques, de
 chapeaux à plumes, de brocarts argentés et
 d'une multitude de titres de majestés, de
 saintetés, d'émancipations, d'excellences, pour

tendre, saigner et écorcher les malthéux.
En fin mon tour vint. Je finissais mes
quatorze années de service pour le
11 septembre 1868. Mes collègues me
demandaient ce que j'allais faire maintenant
après quatorze ans de service à l'autant de
campagnes. Je leur répondais que j'allais
me faire embaucher dans un endroit en tous
semblable à ces montagnes qu'ils avaient
vue là bas en Crimée, les montagnes
de l'ordambel, à travers lesquelles coule
une rivière, le Chornoeja, semblable
également à la rivière d'Odessa qui coule
à travers ces montagnes de chez moi
que les Français appellent Stangolla et
les bactons Stang Odessa. Ceux-ci n'en crurent
rien, bien entendu, à cela. m'importait peu.

M'importe. Je fus congédié le 10 à la son-
nette. J'allai passer le train à Mourmélon.
Mon vieux ami Otkioni vint avec moi
jusqu'à la gare où nous avons attendu
deux heures d'avance, deux heures que nous
passâmes agréablement en causant et en
tenant pour la dernière fois. Je ne
pleurai pas moi comme le sergent-major
pour j'ai porté plus haut. Je chantais

au contraire, me sentant libre maintenant.
 et je ne serais pas obligé comme jadis le
 vieux sergent major Deller monder mon
 pain de suite, avec l'argent que j'avais à
 toucher de la Caisse de la Dotation de l'Armée
 et de la Caisse d'épargne je pourrais réunir
 environ deux mille cinq cents francs, ce qui
 me permettrait de vivre largement deux mille
 cinq cents jours c'est à dire sept ans au moins
 même que je ne trouverais aucun autre moyen
 d'existence. Ce fut donc avec joie et espoir
 que je dis un dernier *addio* à mes amis et leur
 dis en leur repétant les vers de Dante
 retournés: Me voi con ogni speranza —
 In mia povera Britagnia. — Je promis
 de lui écrire lorsque je serais établi dans
 mon ermitage. Mais je comptais sans la
 fatalité, cette force aveugle et insatiable qui
 régis toutes les choses de ce petit monde tant.
 Comme disent les mahométans, il ne sert
 pas à l'homme de courir après sa destinée
 puisque sa destinée court après lui.
 En passant à Paris je voulais y rester
 quelques jours pour regarder encore une dernière
 fois cette immense fourmilière humaine
 avant d'entrer dans le vie sauvage.

X j'arrivai à Quimper un samedi, juste la
veille de la grande fête de Kerdouh. en
descendant du train je trouvais un vieux
commis comme semblable à ce vieux bonhomme
Robic, celui qui m'avait piloté il y avait
quatorze ans pour entrer dans l'armée. Je
lui demandai s'il connaissait Le Gac
Sibstan et s'il vivait toujours. Oui,
répondit-il, il tient toujours debout. Eh bien
lui dis-je, aide-moi à porter ma malle
jusqu'ici et tu ne regretteras pas ta peine.
Car j'avais acheté une malle ~~pour~~ au
camp de Châlons que j'avais bourrée
de linge et d'effets de toutes sortes afin d'en
avoir pour longtemps. - Ce Le Gac était
quelque peu mon oncle qui ne me
connaissait pas beaucoup, mais lorsque je lui
dis de qui j'étais le fils ^{de sa femme} la commission fut
vite faite. Il connaissait très bien l'ancien
vieux tonton, l'ancien gendarme chez qui
je comptais aller demeurer en attendant
que j'irais aller au stanz ~~ou~~ auprès
de quel le gendarme demeurerait. Une fois
la commission faite avec l'oncle, le tonton et
les enfants, je fis boire le vieux commis comme
tant qu'il en voulait et je lui donnai l'adresse

cinquante sous pour la corvée de dix minutes.
 - O j'ai vu, dit la tante, me voyant ^{gagner} deux pièces
 blanches au commissionnaire, vous êtes donc
 bien riche. Oh oui ma tante, je suis riche
 aujourd'hui, et comme j'ai tendu ma ^{main} ~~do~~
 vide assés longtemps en ce pays je veux la
 tendre pleine aujourd'hui aux malheureux.
 La tante avait encore une fille à marier
 et desente on voulait me l'offrir. Mais un
 cultivateur de Guéhenne, un ^{seigneur} noble
~~et~~ ou s'emmenait le tonton j'en d'arme, vint
 au marché de Quimper et trouvait dans le
 s'ibit et qui me reconnut s'offrit de me conduire
 moi et mon bagage jusqu'à la porte de l'éccl
 Le Queré. Je portai donc avec le vieux cultivateur
 au grand chapeau de l'onde Le Gac de la tante
 et même je crois de la jeune Cécile qui
 croyaient tous que je devais être millionnaire.
 Le vieux cultivateur chez qui j'avais souvent
 tendu la main cette fois et de j'avais été
 garçon de ferme me mena dans sa chambre
 jusqu'à chez l'ancien quidarme qui avait
 bâti une petite maison aux issues de Guéhenne
 et il vivait avec sa sœur qui était aussi ma
 tante et ma marraine moyennant 10 petits
 perris un petit jardin et une vache.

Les deux vieux furent un peu étonnés
de me voir arriver là à l'improviste, ils
ne pouvaient plus à moi, depuis tout s'om-
brer n'avaient plus entendu parler. Mais
ils n'eurent pas le temps de s'exprimer
sans leur étonnement car les gens du village
qui m'avaient vu passer et parmi lesquels
j'avais encore des cousins et des cousins
me tendaient pour s'arrêter en foule à la
maisonnette. Le vieux celui-là même que nous
même s'en étaient allés répétant partout
qu'il venait de conduire le petit Jean-Baptiste
Deygner, l'ancien marchand, chez le
quintisme qu'on avait avec une malle et un
sac pleins d'or et d'argent sans compter
ses poches pleines de pièces de vingt francs.
Cette légende avait vite fait le tour de ce
village. Et voilà pourquoi tous ces gens
avaient voulu voir ça. Dans le grand village
où il y a plus de pauvres qu'il n'y a de riches
beaucoup avaient amené avec eux
de petits enfants dans le but évident
de savoir des choses de riche cousin ou
oncle; car maintenant j'étais l'oncle ou
le cousin de tout le monde. Ces petits
enfants étaient bien heureux de voir le

je leur avais distribué tous les socs que
 j'avais. Je commandais le bonheur de recevoir
 des socs. Un bien je trouvais plus grand
 encore celui de donner. J'étais hebreux
 de faire le riche prodigue une fois au
 moins en ma vie. A Paris le départ
 des curieux j'exposai immédiatement à mon
 oncle de ma marraine les projets que
 j'avais formés d'aller m'établir quel que
 part où il y vivra en amitié avec des
 vieillards des pères et des loquax. Mais les
 vieux étaient deux batons. Or le baton
 qu'on appelle de parfois royaux ne
 croient jamais en rien sinon à l'incongruité.
 Mes deux deux vieux se mirent à gèner
 bien entendu, prenant mes paroles pour
 celles de tous les batons qui ne portent
 ordinairement que par moquerie par
 son comme et par ironie. — Le lendemain
 dimanche, jour de la grande fête de Kordobah
 je partis de bon matin j'allai tous les commu-
 nants chez les vieillards que je commandais;
 puis enfin chez le maître lui dire que je
 venais demeurer dans le commun. Portant
 je fus bien reçu. Beaucoup de succès qui eurent
 lieu quand j'étais dans les formes tendre

la main se porte en porte en mormoto
 Des pater a des ove maria. Je les mien
 invite a diner chez le main le gaard
 diner de pardon de Kerdorh avec les
 principales notabilites de la commune.

En breton il ya un proverbe qui dit:
 Daou tri sort amzer n'ez un d'en-
 neket hanet neil ou i ben.

L'homme passe par deux ou trois sortes
 de temps qui ne se ressemblent pas. Cela
 n'est pas vrai pour tout le monde. Je connais
 ici bien des gens dont l'existence n'a guere
 variee. Mais pour moi ce jour la chez
 le main il y avait un grand changement.
 Autrefois je restais a la porte mormoter des
 prieres en attendant une ripe, un morceau de
 pain noir ou une pincee de farine de blé
 noir ou d'avoine, et maintenant je me
 trouvais le premier a table a la place d'honneur
 et il se trouvaient la des vieux et des vieilles
 qui ne manqueraient pas de me rappeler
 ce contraste tout en me louangeant avec
 quelque lancee avec une pointe d'ironie, car
 le breton ne peut parler autrement, la sincerite
 et la franchise sont pour lui des vices.

TABLE DE MULTIPLICATION

2 fois	2 font	4
2	3	6
2	4	8
2	5	10
2	6	12
2	7	14
2	8	16
2	9	18
2	10	20

6 fois	2 font	12
6	3	18
6	4	24
6	5	30
6	6	36
6	7	42
6	8	48
6	9	54
6	10	60

10 fois	2 font	20
10	3	30
10	4	40
10	5	50
10	6	60
10	7	70
10	8	80
10	9	90
10	10	100

3 fois	2 font	6
3	3	9
3	4	12
3	5	15
3	6	18
3	7	21
3	8	24
3	9	27
3	10	30

7 fois	2 font	14
7	3	21
7	4	28
7	5	35
7	6	42
7	7	49
7	8	56
7	9	63
7	10	70

11 fois	2 font	22
11	3	33
11	4	44
11	5	55
11	6	66
11	7	77
11	8	88
11	9	99
11	10	110

4 fois	2 font	8
4	3	12
4	4	16
4	5	20
4	6	24
4	7	28
4	8	32
4	9	36
4	10	40

8 fois	2 font	16
8	3	24
8	4	32
8	5	40
8	6	48
8	7	56
8	8	64
8	9	72
8	10	80

12 fois	2 font	24
12	3	36
12	4	48
12	5	60
12	6	72
12	7	84
12	8	96
12	9	108
12	10	120

5 fois	2 font	10
5	3	15
5	4	20
5	5	25
5	6	30
5	7	35
5	8	40
5	9	45
5	10	50

9 fois	2 font	18
9	3	27
9	4	36
9	5	45
9	6	54
9	7	63
9	8	72
9	9	81
9	10	90

13 fois	2 font	26
13	3	39
13	4	52
13	5	65
13	6	78
13	7	91
13	8	104
13	9	117
13	10	130